Candiotti, Antoine-Charles

LA NOTION DES COULEURS ET LA LINGUISTIQUE



FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX

ANNÉE 1904-1905 — N° 21

LA NOTION DES COULEURS ET LA LINGUISTIQUE

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le 11 Janvier 1905

PAR

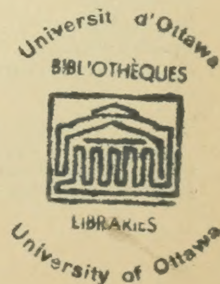
Antoine-Charles CANDIOTTI

Élève de l'École principale du Service de Santé de la Marine

Né à Fort-de-France (Martinique), le 23 juin 1882.

Examinateurs de la Thèse	MM. BADAL,	professeur...	*Président.*
	BERGONIÉ,	professeur...	*Juges.*
	CABANNES,	agrégé........	
	GAUTRELET,	agrégé........	

Le Candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'Enseignement médical.



BORDEAUX
IMPRIMERIE Y. CADORET
17, RUE POQUELIN-MOLIÈRE, 17

1905

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX

M. PITRES.............. Doyen. | M. DE NABIAS. Doyen honoraire.

PROFESSEURS

MM. MICÉ...................
DUPUY...................
MOUSSOUS...............
FIGUIER.................
} Professeurs honoraires.

	MM.		MM.
Clinique interne......	PICOT. PITRES.	Physique biologique et électricité médicale...	BERGONIÉ.
Clinique externe......	DEMONS. LANELONGUE.	Chimie................	BLAREZ.
		Histoire naturelle......	GUILLAUD.
Pathologie et thérapeutique générales.....	VERGELY.	Pharmacie.............	DUPOUY
Thérapeutique	ARNOZAN.	Matière médicale........	DE NABIAS
Médecine opératoire...	MASSE.	Médecine expérimentale.	FERRÉ.
Clinique d'accouchements.....	LEFOUR.	Clinique ophtalmologique	BADAL.
Anatomie pathologique	COYNE.	Clinique des maladies chirurgicales des enfants.............	PIÉCHAUD
Anatomie.............	CANNIEU.	Clinique gynécologique.	BOURSIER.
Anatomie générale et histologie	VIAULT.	Clinique médicale des maladies des enfants.	A. MOUSSOUS
Physiologie...........	JOLYET.	Chimie biologique......	DENIGÈS.
Hygiène	LAYET.	Physique pharmaceutique......	SIGALAS.
Médecine légale......	MORACHE.	Pathologie exotique....	LE DANTEC

AGRÉGÉS EN EXERCICE :

SECTION DE MÉDECINE *(Pathologie interne et Médecine légale).*

MM. HOBBS.	MM. ABADIE.
MONGOUR.	VERGER.
CABANNES.	

SECTION DE CHIRURGIE ET ACCOUCHEMENTS

Pathologie externe	MM. CHAVANNAZ. BEGOUIN. VENOT.	Accouchements	MM. FIEUX. ANDERODIAS.

SECTION DES SCIENCES ANATOMIQUES ET PHYSIOLOGIQUES

Anatomie........	MM. GENTES. CAVALIÉ.	Physiologie......	MM. GAUTRELET.
		Histoire naturelle .	BEILLE.

SECTION DES SCIENCES PHYSIQUES

Chimie.................. M. BENECH. | Pharmacie............. N.

COURS COMPLÉMENTAIRES :

Clinique des maladies cutanées et syphilitiques............	MM. DUBREUILH.
Clinique des maladies des voies urinaires	POUSSON.
Maladies du larynx, des oreilles et du nez..............	MOURE.
Maladies mentales	RÉGIS.
Pathologie externe	DENUCÉ.
Pathologie interne	RONDOT.
Accouchements....................................	ANDÉRODIAS.
Physiologie	GAUTRELET.
Embryologie	GENTES.
Ophtalmologie.....................................	LAGRANGE.
Hydrologie et minéralogie.........................	N.

Le Secrétaire de la Faculté : LEMAIRE.

A MON PÈRE ET A MA MÈRE

J'offre la dédicace première de ce travail, comme faible témoignage de mon profond amour, de ma reconnaissance pour leur inaltérable bonté et pour les nombreux sacrifices qu'ils se sont imposés durant mes longues années d'étude. A mon oncle André et à ma tante, qui m'ont toujours considéré comme leur fils, j'adresse mes plus affectueux remerciements.

A MES SŒURS

A MES PARENTS

A mon ami le Docteur Charles TRIVIDIC

Médecin aide-major de 2e classe des troupes coloniales.

A Monsieur le Chef d'Escadron JACQUILLAT

Commandant la gendarmerie de la Seine,
Chevalier de la Légion d'honneur.

A Madame JACQUILLAT

A MES AMIS

A MONSIEUR LE DOCTEUR BERTRAND

Directeur du Service de Santé de la Marine,
Directeur de l'Ecole principale du Service de Santé de la Marine,
Officier de la Légion d'honneur,
Officier de l'Instruction publique.

A MONSIEUR LE DOCTEUR GIRARD

Médecin principal de la Marine,
Sous-Directeur de l'Ecole principale du Service de Santé de la Marine,
Officier de la Légion d'honneur,
Officier d'Académie.

A MONSIEUR LE DOCTEUR FERRÉ

Professeur de médecine expérimentale à la Faculté de Bordeaux,
Directeur de l'Institut Pasteur de la Ville de Bordeaux,
Officier de l'Instruction publique.

A MONSIEUR LE DOCTEUR ANDRÉ BOURSIER

Professeur de Clinique gynécologique à la Faculté de Médecine de Bordeaux,
Chirurgien des Hôpitaux,
Membre correspondant de la Société de Chirurgie,
Officier de l'Instruction publique.

A Monsieur le Docteur T. DRAGO

Médecin en Chef de la Marine,
Chevalier de la Légion d'honneur.

A Monsieur le Docteur P. SANTELLI

Médecin principal de la Marine,
Chevalier de la Légion d'honneur.

A mes camarades du corps de santé de la marine
et des colonies

A mon Président de thèse,

MONSIEUR LE DOCTEUR BADAL

Professeur de Clinique ophtalmologique à la Faculté de Médecine de Bordeaux,
Chevalier de la Légion d'honneur,
Officier de l'Instruction publique.

INTRODUCTION

Depuis quelques années, l'attention d'un certain nombre de savants est attirée par la question que posèrent presque simultanément l'Allemand Magnus, le philologue Geiger et M. Gladstone, le great old man, lorsqu'il était encore le lord-recteur de l'Université de Glascow : la notion des couleurs a-t-elle existé de tout temps et n'est-ce pas un lent perfectionnement de l'organe de la vision qui a amené les littérateurs modernes à cette richesse d'expressions colorées qui nous éblouit aujourd'hui quand nous parcourons leurs œuvres? De nombreuses discussions devaient naître, de longues réfutations de la thèse du premier ministre anglais devaient être faites durant le court espace de temps qui s'étend de l'année 1878, date à laquelle fut émise l'hypothèse, jusqu'en 1897 où, sur ce sujet, parut le dernier opuscule.

Nous tâcherons de résumer, en quelques pages, les longues dissertations des savants étrangers, allemands pour la plupart, puis nous nous bornerons, dans la suite de ce court travail, à exposer les raisons qui ont amené la littérature française à cette richesse de descriptions, de coloris, que nous relevons aujourd'hui dans les œuvres de nos poètes et de nos prosateurs. Nous essaierons, en comparant les diverses productions d'époques différentes, d'exposer les progrès effectués dans la vision des couleurs, non pas que nous laissions croire, par ces mots, à un perfectionnement quelconque de l'organe visuel, la discussion de la thèse de Gladstone démontrera, dans la suite, que l'œil humain semble être tel qu'il était il y a deux mille ans, mais

seulement les causes extérieures qui ont lancé dans cette voie la littérature moderne. Nous chercherons à fixer la date précise d'apparition de cette forme nouvelle, avec tous les symptômes avant-coureurs qui l'ont précédée, suivie de toutes les conséquences que nous pourrons relever. Et c'est, nous le croyons du moins, faire œuvre médicale, que de montrer, à travers les années, le lent progrès de l'esprit humain, le lent développement des facultés psychiques, se mettant à l'unisson de ce qui entoure, véritable adaptation du cerveau humain à de nouvelles conditions de vie extérieure, adaptation de l'être psychique au milieu dans lequel il vit.

D'ailleurs le sujet en lui-même n'eût-il pas tout le caractère sévère désiré dans une thèse, n'eût-il pas l'allure scientifique que l'on a l'habitude de rencontrer en pareille occurrence, n'en possède pas moins une très proche parenté avec la médecine, car il semble se rattacher au côté esthétique que l'on trouve dans toutes les sciences, même les plus ardues. Et pourquoi annoncer ce sujet par une longue préface où s'étaleraient encore de plus longues justifications de l'œuvre entreprise? Elles ne trouvent déjà plus leur raison d'être puisque, derrière la grande autorité d'un de nos maîtres, nous pouvons nous retrancher. L'idée de cette thèse a été donnée par M. le professeur Badal. Il a chargé un de ses élèves de remplir « un rêve de jeunesse » que de nombreux travaux plus sérieux et d'importance plus immédiate l'ont empêché de réaliser; heureux serons-nous si, dans le court travail que nous lui présentons aujourd'hui, il peut retrouver comme une pâle copie de ce qu'en son esprit de jeune homme il avait ébauché.

LA

NOTION DES COULEURS

ET LA LINGUISTIQUE

CHAPITRE PREMIER

Exposé des théories de Magnus, Geiger et Gladstone. — Nombreuses discussions à leur sujet. — Objections qu'elles ont soulevées.

Les trois théories possèdent un même fond, la forme seule diffère, l'exposé varie avec la conception de chacun de ces trois auteurs. Cependant à chacun d'eux nous devons faire une juste part. Magnus fut le premier à émettre l'hypothèse; Geiger lui apportait le secours de ses connaissances en linguistique, Gladstone enfin, la même année, vint ajouter, par ses études sur l'épopée homérique, des preuves nouvelles qui semblaient devoir consolider l'échafaudage scientifique du savant allemand. Deux propositions très simples constituaient la thèse du docteur Magnus. Une première que l'on peut énoncer ainsi : l'organe de la vision a subi chez l'homme des transformations qui l'ont fait parvenir à ce point de perfectionnement qui lui est acquis aujourd'hui, et ceci, grâce à cette faculté que possède l'orga-

nisme humain de s'adapter au milieu environnant, de se développer en s'exerçant; et une deuxième qui renferme comme la preuve de ce qu'avance la première : la trace de ce développement se retrouve dans les monuments littéraires de l'antiquité. Et c'est ce qui fait l'originalité de la thèse du docteur Magnus, cette démonstration basée sur l'étude des langues anciennes. Nous ne connaissons pas d'autres exemples de recherches véritablement scientifiques reposant sur la linguistique. Nous verrons plus loin combien d'objections devait soulever cette manière de voir, et aussi combien fragile se trouve être la base des affirmations soutenues par ces trois auteurs.

Ils ont dit qu'à une époque très éloignée de l'histoire du monde, l'œil n'était doué que d'une faculté, celle d'analyser l'intensité des sources lumineuses, de discerner le clair de l'obscur, que la notion des couleurs n'existait pas, qu'elle ne s'était développée que plus tard, lentement, successivement, et ils ont même fixé, dans la suite des temps, les dates d'apparition des diverses couleurs. Et, si tout ce qu'ils ont avancé est exact, si l'évolution des couleurs, telle qu'ils l'ont décrite, pouvait s'être produite, quel meilleur argument à apporter en faveur de la théorie du transformisme? « L'un des titres les plus glorieux » de la science moderne, écrit le docteur Soury, est d'avoir établi » que les formes sans nombre des organismes vivants, loin d'avoir » rien de fixe ni d'immuable, se sont développées indéfiniment » sous l'action des forces de la nature. Ce qui est vrai des » organes l'est aussi des fonctions. A toute modification dans la » forme et dans la structure d'un organe, correspond un changement dans l'activité fonctionnelle. Les organes des sens ont certainement varié comme les autres, mais les différences anatomiques y sont quelquefois presque imperceptibles et peuvent » échapper à l'investigation directe. L'évolution ou l'involution des » fonctions attestent au moins que l'organe s'est modifié. L'organe » du sens des couleurs paraît être un exemple frappant de ce » que nous avançons... Ajoutez les cas de cécité congénitale des » couleurs qui semblent bien être, ainsi que tout phénomène » atavique, une sorte de souvenir organique de l'espèce ».

Pour le Dr Magnus, le rouge et le jaune furent perçus tout d'abord; vint ensuite la notion du vert, et enfin, à une époque relativement récente, fut acquise celle du bleu et du violet. Au vie siècle de notre ère, prétend-il, le vulgaire n'avait pas réussi à discerner le bleu du noir. Et il conclut au développement progressif de l'œil, dans l'intervalle de temps qui sépare du vie siècle de notre ère, la Bible et les Védas, à une sorte d'éducation voulue par nos ancêtres, à la transmission aux fils d'un organe enrichi de sensations nouvelles par les pères primitivement aveugles pour toutes les couleurs ou pauvres de sensations colorées, théorie renouvelée de celle de Darwin, où se trouve appliqué à une faible partie de notre organisme ce que l'on avait jadis décrit pour le tout. Nos ancêtres étaient donc des sujets aujourd'hui considérés comme pathologiques, malheureuses gens atteintes de cécité complète pour les couleurs, daltoniens, dans l'absolue acception du mot, et presque, pourrait-on dire, des cataractés à la période d'évolution de la cataracte où cette dernière permet encore de discerner le jour de la nuit, le clair de l'obscur; et, comme le dit M. Geoffroy dans un article paru dans l'*Union médicale de Paris* : « La nature devait apparaître aux anciens revêtue d'une teinte grise uniforme semblable à une épreuve photographique ». Fixer l'ordre d'apparition au monde des diverses couleurs, telle fut la tâche du Dr Magnus; classer, préciser les dates, grouper en phases bien distinctes les progrès successifs effectués dans la vision des couleurs spectrales, placer dans chacun de ces travaux le nom d'un auteur ancien qui, le premier, aurait eu une sensation toute nouvelle, telle fut l'œuvre de Gladstone. C'était faire preuve d'une plus grande précision encore. On peut, en quatre phases, résumer cette évolution :

Une première phase, où les philosophes grecs, surtout Aristote, inclinaient à regarder les couleurs comme des degrés de clair et d'obscur, des mélanges de noir et de blanc.

Une deuxième phase, qui comprend la séparation définitive du sens de la lumière de celui des couleurs. C'est à cette période que le rouge, le jaune et leurs couleurs intermédiaires sont net-

tement perçus, et que font leur apparition les épopées d'Homère.

Une troisième phase où apparaît le vert et enfin une quatrième où la notion du bleu commence à se faire jour.

Quels sont les arguments qu'il apporte pour donner une raison d'être à ces quatre stades d'évolution, à cette précision progressivement survenue dans la notion des couleurs? Ils consistent, nous l'avons dit plus haut, dans l'examen minutieux des plus vieilles productions littéraires, et aussi dans quelques recherches effectuées à travers les peuples sauvages. Chez ces derniers, en effet, dont la civilisation est encore dans un état rudimentaire, on peut facilement noter la prédilection pour les couleurs très vives. Le rouge prédomine dans les peintures qui ornent leurs idoles. Pas de demi-teintes, aucun exemple de ces fines colorations aimées du monde civilisé, le rouge sang se marie avec le jaune le plus pur, sans transitions, la couleur la plus vive est pour eux la plus belle, celle qui attire leurs regards, qui leur arrache des cris d'admiration, tels les nourrissons qui font les premiers pas à la vue d'une pomme très rouge. Les recherches de Gladstone ont surtout porté sur la description de l'arc-en-ciel. Dans tout ce qu'on a dit de ce phénomène physique, il lui était facile de puiser les éléments de sa démonstration, de se rendre compte si, comme il l'avançait, il ne fut connu au début de l'humanité que comme un immense arc rouge pour, plus tard, s'augmenter et se parer d'une infinité d'autres couleurs. Homère, vers lequel il remonte sans cesse, ne semble l'avoir jamais considéré que comme formé d'une seule couleur rouge ou pourpre (πορφύρη, Il., XVII). Les Arabes l'appellent nadathon (rouge), mais ils désignent encore sous le même nom aussi bien l'aurore que le crépuscule. Vers l'an 600 avant Jésus-Christ, Ezéchiel avait également une notion imparfaite des couleurs. Il semble admirer la beauté du phénomène, mais les mots manquent à son vocabulaire pour le dépeindre : « Sur ce semblant » d'un trône était une ressemblance, comme l'aspect d'un » homme, et je vis comme l'éclat d'un métal brillant semblable » au feu, au-dedans et autour de lui, depuis ses reins et au-

» dessus, et depuis ses reins et au-dessous, je vis comme l'ap-
» parence d'un feu étincelant qui l'entourait, semblable à l'arc
» qui paraît dans les nuées était la splendeur qui l'environ-
» nait ». Plus récemment Xénophon et Aristote eurent la perception de trois couleurs, le rouge, le pourpre et le jaune. Cependant Aristote parle de bleu et l'on peut dire qu'à partir de ce philosophe quatre des couleurs de l'arc-en-ciel étaient connues. Ovide et Sénèque ont distingué mille nuances, décrit mille couleurs. Telle est résumée la progression que Gladstone indique dans la vision colorée. Nous allons voir quelles nombreuses objections furent soulevées et quelles réfutations ont été faites de la thèse des deux savants.

La théorie du Dr Magnus devait tôt ou tard naître de celle de Darwin. Cette idée du transformisme, du développement progressif et lent de l'individu a trouvé de nombreux adeptes. Il s'agit de savoir si, vraie pour le tout, elle peut s'appliquer à une partie de ce tout. L'œil aurait donc, peu à peu, acquis la faculté de discerner les couleurs, et, comme chaque sensation nouvelle amène la création d'un mot nouveau, pourquoi ne pas chercher dans la littérature les traces de ce développement? Mais une objection s'impose, surgit au premier abord : l'espace de temps qui s'est écoulé entre Aristote et Ovide a-t-il été assez long pour permettre à l'œil humain d'acquérir son perfectionnement, de parachever son évolution? Nous ne le croyons pas. Nous ne mettrons pas en doute cette transformation de l'organe de la vision; les discussions seraient vaines; ce qui s'applique à la totalité intéresse aussi la partie la plus minime. Mais combien de temps s'est-il écoulé depuis le jour où le premier homme a, sur terre, fait son apparition et celui où furent édifiés les plus anciens monuments littéraires que nous connaissons? Combien de milliers d'années l'homme est-il demeuré, cherchant à coordonner ses actes avec sa pensée, perfectionnant sans cesse son organisme que la nature lui avait dévolu imparfait, avant qu'il ait pu matérialiser, par l'écriture, sa pensée de tous les jours, avant qu'il ait pu songer à placer une étiquette sur chaque objet qui l'environnait? Temps que l'on appelle préhis-

toriques, époques que l'on a successivement groupées dans un ordre géologique, pierres taillées recueillies au fond de vieilles grottes, naïves peintures qu'un doigt encore hésitant a tracées sur leurs parois; faibles souvenirs de l'homme primitif sur la terre neuve encore, reliquats d'un monde pour toujours ignoré. Et comme le dit M. Schröder de Constance : ce n'est pas à une époque récente de l'histoire de l'humanité que l'on doit rechercher le développement de l'œil, mais bien à cette époque beaucoup plus lointaine ensevelie à jamais dans la brume des siècles, dont personne n'ira plus éclaircir le mystère. Et, d'ailleurs, qui nous dit que la traduction qu'aujourd'hui nous donnons de telle ou telle expression ancienne, soit bien la correspondante de celle que voulait employer l'auteur, et comment se baser sur ces productions littéraires du début de l'humanité pour rechercher une preuve du développement d'un organe, alors que la littérature, à son commencement, ne pouvait posséder une richesse d'expressions suffisante pour traduire la pensée tout entière, et peindre avec des mots convenus les couleurs que l'on pouvait percevoir? Comment supposer que les littératures anciennes, dans tout ce qu'elles ont de plus vieux comme représentants, aient pu atteindre, dès leur origine, une forme assez parfaite pour nous donner une idée exacte des sensations de jadis, alors qu'aujourd'hui encore les mots néoformés s'ajoutent à la liste déjà longue de notre vocabulaire, viennent épaissir notre dictionnaire, preuve indéniable de l'insuffisance des mots pour traduire les sensations perçues? Quel exemple plus frappant à donner, que celui de cette catégorie d'auteurs que l'on appelle décadents, et qui n'ont contre eux qu'une sensibilité d'une trop grande envergure, qu'une intensité d'émotions telle qu'ils semblent atteints parfois d'hyperesthésie, seule décadence, à notre avis, déchéance purement psychique? Dans le cadre étroit de notre vocabulaire, ils se trouvent gênés. Les mots dont ils ont besoin pour traduire des sensations à tout autre inconnues, leur font défaut. Et alors, nous assistons à cet assemblage incohérent d'expressions bizarres, à cette recherche d'images qui, à force de vouloir être justes, nous semblent, à nous pro-

fanes, audacieuses et très souvent grotesques. A voir ainsi se débattre ces « hyperesthésiés » du genre humain au commencement du XXe siècle, rien d'étonnant que dans cette rude et simple littérature du début du monde où la trop grande civilisation n'avait point amené les tares physiques qu'aujourd'hui nous rencontrons, où ne pesait pas sur l'homme l'air déprimant des grandes villes, où tout ce qui fut produit dégage encore l'odeur de la grande et saine nature, rien d'étonnant, disons-nous, qu'on ne puisse trouver cette perfection dans le mot, cette justesse dans l'expression. Et c'est justement pour cela, parce qu'il était vierge encore de ces sensations morbides, c'est parce qu'il ne voyait la nature qu'en poète naïf, que le chantre de l'Iliade a su trouver, pour la décrire, les merveilleuses comparaisons que l'on rencontre à chaque page de son chant immortel où, dans la lumière affaiblie de l'aurore aux doigts de rose, se dresse la divine silhouette de Junon aux bras blancs.

Et pourquoi, demande M. Gladstone, le grand génie qu'était Homère, n'a-t-il pas éprouvé le besoin de créer des mots nouveaux? Il lui était cependant facile, au poète que l'on peut considérer comme le créateur d'une langue, d'augmenter son vocabulaire. Les sensations devaient être singulièrement limitées, « la capacité de son œil était inférieure à la nôtre, et l'enfant » de trois ans doit connaître plus de couleurs, c'est-à-dire doit en » voir plus qu'Homère, le créateur d'œuvres immortelles qui » n'ont été surpassées par personne ». Il est une autre raison à donner, bien meilleure à notre avis, et qui n'est pas en faveur de la théorie de Gladstone. Simple berger comme ses contemporains, conducteur de troupeaux comme le furent tous les représentants des peuplades anciennes, le poète primitif devait, entre deux spectacles naturels dont le contraste l'émerveillait, composer des vers qui, de bouche en bouche, allaient se transmettant. L'écriture ne devait même pas alors exister, et ce n'est que plus tard, dans un monde plus scientifique, que furent recueillies ces premières envolées de l'esprit humain. Or, pouvait-on ainsi parvenir à cette perfection que réclame Gladstone, pouvait-il, ce pâtre errant, nous donner des sensations éprouvées

une très juste idée ? Pouvait-il analyser les impressions reçues, et, homme vivant 1000 ans avant J.-C., nous en donner des descriptions d'un auteur du XIXe siècle ? Réclamerions-nous du poète patois de notre temps, souvent lui aussi simple berger, une perfection dans la forme, telle qu'on la rencontre parmi nos grands poètes ? Le souffle lyrique existe cependant, nous le sentons encore passer dans les vers de l'Iliade et de l'Odyssée, plus intense, plus large que dans bien des chants modernes. La rougeur de l'horizon au coucher du soleil, à son lever, les tons de bistre du ciel à l'approche de l'orage, en un mot la chose grossière dans le phénomène physique, le contraste dont est née l'image, le plus ou moins grand éclat de lumière, le jour et la nuit, voilà ce qu'admirait l'homme primitif et ce qu'il nous a transmis en des vers merveilleux. Nous pouvons donc conclure que ce qui manquait dans cette époque très lointaine, ce n'était pas l'organe qui sert à recevoir les impressions extérieures, c'était l'esprit d'observation pour les analyser, c'étaient, comme le dit encore M. Geoffroy dans le même article cité plus haut : « les méthodes d'observations et d'analyse qui étaient beaucoup » moins précises qu'elles ne le sont aujourd'hui... Il ne faut pas » accuser un développement physique incomplet, mais un phé- » nomène intellectuel qui caractérise certaines civilisations... A » mesure que se développent dans l'homme les fonctions intel- » lectuelles, à mesure que se perfectionnent les habitudes et les » méthodes d'observation, le langage suit une marche parallèle » et prend une précision sans cesse croissante. Aujourd'hui que » les sciences expérimentales ont pris chez nous un si grand » développement, notre langage est devenu aussi plus scientifi- » que. Ce qui frappe le plus quand on étudie les différentes » époques de la période historique de l'humanité, ce n'est pas » l'évolution des organes de l'homme, c'est le développement » graduel du côté pratique et objectif de ses facultés intellec- » tuelles ».

De ce que dans Homère on ne relève pas un certain nombre de noms de couleurs, faut-il conclure qu'il ne les connaissait pas, puisque c'est en vain que dans les nombreux vers qu'a tra-

cés Corneille l'on cherche le mot bleu et que M. Javal (1) parcourt sans succès La Fontaine, ne trouvant qu'une seule fois le mot azuré? Se rencontrera-t-il, dans quelque mille ans, un successeur du Dr Magnus, qui, se basant sur ces faits, soutiendra que La Fontaine et Corneille étaient aveugles pour le bleu? Heureusement pour eux que, comme Homère, ils ne sont pas les seuls représentants d'une époque disparue, et que la foule des autres auteurs, leurs contemporains, surviendra et empêchera de poser la question de daltonisme, après avoir de longues années discuté celle de la cécité complète. Car ce fut le sort d'Homère d'être aveugle avant d'être daltonien. Et, aussi, parce que les poètes du XVIIe siècle n'ont pas employé la couleur violette doit-on penser qu'ils ne la connaissaient pas? Dans cette cour luxueuse et brillante du grand roi, dans les salles splendides du château de Versailles où défilaient dans un éblouissement de velours et de soieries mille nuances, mille couleurs, où se trouvaient réunis nobles seigneurs et grandes dames, n'y eut-il pas alors une seule écharpe violette jetée en sautoir, un pâle ruban violet noué en ganse autour d'une collerette, et laissant de côté ces réunions trop mondaines, ne pourrait-on pas évoquer dans la chaire de Notre-Dame, la grande ombre violette de M. de Condom?

Enfin, dans Homère encore se rencontre l'expression miel vert, mais elle se trouve aussi dans Euripide qui parle de vin vert et dans Hippocrate où il est question de graisse verte. Différentes explications ont été posées; la meilleure est, croyons-nous, celle-ci: le mot vert employé dans ce cas est synonyme de frais, de récent. Sans doute, mais pourquoi ne pas songer tout simplement que dans la vieille langue grecque il se serait produit le même fait que l'on constate encore aujourd'hui dans les langues d'origine très ancienne et notamment dans celle du pays breton? Un qualificatif change de signification selon le substantif qu'il précède. Et c'est ainsi que le mot breton « glaz », suivant le nom auprès duquel il est placé, signifie tour à tour:

---

(1) Javal, *Bulletin de la Société d'anthropologie*, 1877, p. 481.

bleu, vert et gris pommelé. Lorsque cet adjectif s'applique au cheval, tout traducteur ignorant de ses multiples significations serait tenté d'appeler vert ce cheval, tel le miel vert, telle encore la graisse verte. Ce que l'on voit donc surtout manquer dans toutes les langues, c'est le nombre de mots nécessaire pour traduire les sensations perçues. Jehender a fait remarquer la pauvreté de notre langue pour désigner les impressions gustatives ; la même remarque s'applique aux impressions colorées. Tout ce qui, dans l'organisme humain, est susceptible d'une interprétation particulière, tout ce qui peut varier suivant la conception de chacun de nous (ne dit-on pas vulgairement que des goûts et des couleurs il ne faut pas discuter ?) sera toujours impossible à désigner d'un nom fixe et immuable. Quel est celui d'entre nous qui serait capable de distinguer et surtout de définir les 18.000 nuances que les virtuoses de la couleur ont su compter dans les peintures du Vatican ? Nous ne rejetterons pas l'idée de la perfectibilité possible du sens de la couleur dans l'œil humain. Le travail de Deneffe (1) a montré qu'elle pouvait être réalisée ; on la rencontre plus développée dans les hautes classes de la société que parmi le peuple, plus développée aussi chez les petites filles que chez les petits garçons ; c'est comme un souvenir ancestral que l'on trouve dans ce dernier cas : « Le goût qui doit présider à la toilette, à l'ameublement, exige la connaissance des tons et des nuances des couleurs » (2). Mais ce que nous rejetons, c'est l'idée du développement de l'organe, surtout dans l'espace de temps que nous fixent le Dr Magnus et Gladstone. Nous ne voulons voir dans cette perfection acquise du sens chromatique qu'un état plus ou moins avancé dans le développement intellectuel, lié lui-même, en ce qui concerne les peuples anciens, à la civilisation, en ce qui concerne les enfants, à l'éducation.

---

(1) Deneffe, De la perfectibilité du sens chromatique dans l'espèce humaine. *Bull. acad. roy. de médec. de Belg.* Bruxelles, 1888.

(2) Deneffe, De la perfectibilité du sens chromatique dans l'espèce humaine. *Bull. acad. roy. de médec. de Belg.* Bruxelles, 1888.

Enfin si nous ajoutons à tout cela les raisons que donna M. Dor dans le mémoire qu'il présenta le 19 novembre 1878 à l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon et dans lequel il démontra que les personnes qui ne possèdent pas de notions de physique ont beaucoup de peine à dénommer les couleurs de l'arc-en-ciel et ne voient que trois ou quatre des sept couleurs classiques, on ne sera pas étonné qu'au début de ce chapitre nous ayons pu soutenir que, possédant la faculté de voir les couleurs, il manquait à Homère, aux anciens, les qualités d'observation que l'on rencontre chez les poètes modernes. Nous verrons, dans la suite de ce travail, la science envahir la littérature et nous pourrons citer bien des passages où, dans les fantastiques descriptions que nous donnent les auteurs modernes, surgit la raison scientifique, où la gouttelette de rosée est montrée servant de prisme et décomposant le faisceau lumineux. Mais ce qui manque encore même dans notre littérature si riche en coloris, c'est le mot pour décrire, c'est le mot qui synthétise les longues comparaisons dans lesquelles se lance le poète. Voilà pourquoi nous avons rejeté toute démonstration basée sur la linguistique, puisque en ce qui concerne les couleurs, aucun mot ni fixe, ni immuable, ne peut être employé. Et pour finir, nous donnerons l'exemple pris encore dans le mémoire de M. Dor, la description d'une femme de nos jours par un de nos poètes et reproduite par le caricaturiste Granville dans un de ses portraits : « Elle avait un front d'ivoire, » des yeux de saphirs, des cheveux et des sourcils d'ébène, des » joues de roses, une bouche de corail, des dents de perle et un » cou de cygne ». Que diront nos descendants, d'une pareille description, quelle idée se feront nos successeurs de nos goûts au xxe siècle, de notre idéal de la beauté féminine? Pour nous sauver de la critique existeront, outre d'autres œuvres écrites, les innombrables peintures qui ornent nos musées et toutes les manifestations de l'art témoins immortels des goûts et des tendances d'une époque. Et c'est dans cet ordre d'idées que se continueront nos recherches. Pour lever les derniers doutes qui pèsent encore sur Homère, sur les anciens, sur Moïse, sur le Koran, nous aurons

recours aux fouilles récentes qui ont exhumé, dans tout l'Orient, les restes d'un monde jusqu'alors peu connu et nous verrons que si uniques pour chaque civilisation se trouvent être les œuvres littéraires que nous connaissons, elles furent peut-être chantées dans ces palais dont les ruines nous émerveillent aujourd'hui, dont les murs sont encore recouverts par de nombreuses peintures aux couleurs variées, preuve indéniable qu'elles n'étaient pas inconnues, débris qui se dressent superbes encore et grandioses, de la cendre accumulée par les siècles. C'est l'archéologie qui nous aidera à fournir les dernières preuves ; nombreux sont les exemples, nous leur consacrerons le chapitre suivant.

CHAPITRE II

Des recherches archéologiques. — Les galets peints des grottes préhistoriques. — Sépultures anciennes. — Fouilles dans les îles de l'archipel grec, en Egypte. — Peintures recueillies sur de vieux manuscrits.

Nous exposerons, tout d'abord, le résultat des fouilles pratiquées dans les grottes d'origine préhistorique de certaines contrées de la France, principalement du Sud-Ouest, où furent trouvés, au milieu d'armes et d'instruments très divers, quelques petits galets peints, dont on a toujours ignoré l'usage. Il y a intérêt particulier à exposer, en première ligne, ces trouvailles archéologiques. C'est d'abord faire occuper à l'époque préhistorique son rang d'ancienneté, c'est ensuite montrer et de façon absolue que l'étude d'une langue n'est pas nécessaire pour la démonstration des progrès effectués par un peuple, que, souvent, une simple pierre peinturlurée parle plus éloquemment que les plus beaux vers des plus vieilles époques, et, c'est d'un premier coup reculer bien loin la date, qu'avait fixée le Dr Magnus, de l'apparition au monde de la notion du rouge. L'homme de tous les temps a essayé de reproduire tout ce qu'il avait sous les yeux, tout ce qui l'entourait. Dans nos contrées tempérées, la première des choses utiles pour lui, fut le vêtement. Il l'a taillé, il s'en est revêtu, puis au fur et à mesure que s'est développée son intelligence, il a varié la forme, il a voulu orner ce qu'il avait rapidement et grossièrement taillé, guidé par son instinct de la conservation. C'est alors que, tout autour de lui, il a jeté les yeux, qu'il a cherché, dans son imagination naïve encore, le moyen de copier les modèles que, chaque jour, il foulait à ses pieds ; les fleurs, les rouges surtout, puisque le Dr Magnus

prétend que c'est le rouge qui fut perçu tout d'abord, quoique les radiations bleues, vibrant plus rapidement, affectent plus énergiquement la périphérie de notre rétine, comme l'a démontré Landolt. Donc l'homme primitif a cherché à se parer des couleurs que lui offrait la nature : « Les Arabes, dit Pierre » Loti (1), empruntent partout à la nature ambiante le coloris » de leurs costumes. Au désert, on s'habille en teintes neutres, » en grisâtre, en brun cendré de pierre et de sable. Dès l'entrée » en Palestine, dès le moment où les fleurs commencent, les » robes des hommes se colorent avec une diversité infinie. Et » ici, sur les « burnous de Naplouse » ces dessins rouges qui » s'ajoutent aux habituelles grandes raies noires et blanches des » manteaux syriens, il faut les attribuer, sans doute, à la pré- » sence, dans les champs alentour, de tant de coquelicots et » d'anémones ». Ce que Loti constate chez les Arabes s'applique à toute civilisation. Quand il eut paré sa tunique, l'homme songea à orner sa demeure. Elle fut embellie, elle fut plus confortable. Et ce sont les restes de ces ornements, de ce mobilier préhistorique que les archéologues découvrent aujourd'hui au fond des grottes. Ce sont ces galets peints en rouge des cavernes du Mas-d'Azil (Ariège) signalés par M. Prette, ce sont encore ceux de la station de Tourasse (Haute-Garonne) décrits par M. Boule. Nous pouvons y ajouter les dessins recueillis en Espagne, sur les parois d'une grotte, tracés avec ce même rouge qui teinte les galets de nos cavernes françaises. Indices d'une civilisation déjà très avancée, supérieure à celle des nègres de l'Afrique centrale, puisque l'on peut reconnaître dans ces dessins des têtes de cerfs et d'aurochs. Les hommes des époques préhistoriques connaissaient donc le rouge. C'est la seule couleur que l'on ait pu retrouver, mais rien ne nous dit qu'ils n'en connaissaient pas d'autres et nous pouvons nous demander si leur industrie grossière possédait les moyens de les obtenir, et si, pouvant être produites, elles étaient capables d'une longue durée.

---

(1) Pierre Loti, *La Galilée.*

On voit donc, bien avant Homère, paraître dans le monde la notion des couleurs. Mais si, poussant plus à l'est, nous allons sur la terre même qu'il a habitée, nous la retrouverons aussi nette et plus précise encore dans la civilisation mycénienne, antérieure aux Achéens, les héros de l'Iliade. M. Ridgeway a insisté sur ce fait que Mycènes, riche en or, la ville d'Agamemnon, roi des hommes, n'est pas une possession de la dynastie des Pélopides. On doit rattacher la civilisation mycénienne aux temps que l'on appelle pélasgiques. Les Achéens ne se sont introduits que plus tard, par des alliances, dans ce monde déjà civilisé. M. Salomon Reinach a rapporté les fouilles qui furent pratiquées en 1893 par M. Tsountas (1). Elles amenèrent la découverte de tombes mycéniennes; l'une d'elles était fermée par une plaque de pierre sur laquelle se trouvaient des peintures. Noir, bleu, rouge, jaune, telles étaient les couleurs employées, et elles l'étaient de la manière la plus arbitraire. Un troupeau de cerfs entouré de guerriers, voilà le sujet de la peinture. Un cervidé était bleu, sauf la jambe droite de derrière qui était rouge. Celui qui venait après avait la jambe gauche de derrière peinte en bleu. Les boucliers des guerriers étaient alternativement jaunes et bleus.

Si nous nous rapportons maintenant à ce qu'écrit M. Dor dans l'article que nous avons déjà cité, nous voyons qu'il a visité Memphis, les temples et les palais des Pharaons à Thèbes, qu'il lui a été donné d'admirer les peintures murales qui les ornent; et la conclusion qu'il rapporte est nette et précise. Les Egyptiens non seulement connaissaient les couleurs fondamentales, mais encore étaient capables d'en former de nouvelles par combinaison. Et cependant les tableaux de Thèbes sont antérieurs à Homère de six à sept siècles et de quelques milliers d'années plus âgés que Moïse. Si l'on ajoute à cela que ce dernier a passé quarante ans de sa vie en Égypte, qu'il était familiarisé avec les arts égyptiens, qu'il devait connaître, pour les avoir admirés lui-même, les tableaux de Memphis et de Thèbes,

---

(1) Salomon Reinach, *Archéologie,* 1897, p. 19.

si l'on ajoute encore qu'il a été donné aux Grecs, les premiers navigateurs du monde ancien, d'aborder sur cette terre, on sera étonné d'entendre dire que Moïse ne connaissait pas les couleurs, parce que dans la Bible on ne les trouve pas toutes énumérées, qu'Homère, voisin d'un monde aussi civilisé, se trouvait dans un état aussi primitif cinq ou six siècles plus tard. Outre les monuments de Thèbes et de Memphis, nous pouvons encore, et ce sera comme un très rapide résumé de l'art égyptien, citer les diverses couleurs employées sous les différentes dynasties. Les premières connaissent l'usage du rouge, du bleu, du jaune, du vert, du brun, du blanc et du noir. Au moyen empire, on distingue deux variétés de rouge, deux de bleu, trois de jaune, deux de vert, trois de brun. Mais en ce qui concerne l'emploi de la couleur dans la peinture, tout est de pure convention. Le rouge-brun s'emploie pour les hommes; on peint les femmes en jaune-clair. Cependant on doit relever une exception sur les bas-reliefs de Sété Ier et d'Hator; la déesse a des chairs couleur rouge-brun, comme celles du roi. Au temps des ve et xixe dynasties, on rencontre des hommes badigeonnés en jaune. Parmi les peintures murales des tombeaux de l'âge de bronze, en Égypte, Montélius signale beaucoup d'armes et d'instruments figurés la plupart en rouge ou en jaune, les autres en bleu. Dans un tombeau relativement moderne, celui de Ramsès III (xiie siècle), des armes sont peintes en rouge, d'autres en bleu. Comme on peut le voir dans ce très court aperçu de l'art égyptien, toutes les couleurs furent connues, furent employées, d'une façon toute conventionnelle il est vrai, mais leur usage indique assez que la notion, depuis longtemps déjà, existait dans l'esprit humain.

Si d'Egypte nous passons dans le vieil empire de Darius et d'Ataxerxès, il nous sera possible encore, dans ce que l'on connaît de l'architecture chaldéo-assyrienne, de trouver assez de couleurs pour que nous n'ayons pas à hésiter sur l'idée que pouvaient en avoir les anciens. C'est à Khorsabad que V. Place a retrouvé sur des morceaux de stuc « d'élégantes rosaces formées par la juxtaposition de couleurs très tranchées : le

blanc, le jaune, le vert, le noir » (1). C'est à Suse que M. et Mme Dieulafoy, après un pénible labeur, sous un ciel brûlant, ont réussi à mettre au jour cette magnifique frise des lions et des archers du palais d'Ataxerxès Memnon et de Darius. Grande est la variété des couleurs qui ornent les guerriers et font étinceler leurs armes : le blanc, le noir, le rouge, le jaune, le vermillon, l'argent et l'or.

On trouve encore, dans l'article que publia M. de Mets, la description d'une œuvre, première manifestation de l'art judaïque. Cette description contribue à faire rejeter toute théorie, toute croyance de l'ignorance des couleurs chez les juifs. Le voile suspendu entre le saint et le Saint des saints était formé d'une grande pièce de soie. La main habile des brodeuses orientales y avait reproduit l'image du monde. Le pourpre représentait la mer, le safran le feu, l'hyacinthe l'air et le byssus la terre.

Restent encore à relater les découvertes qui ont été faites dans l'antiquité grecque. Des fouilles ont été pratiquées dans l'île Théra; les restes d'une vieille maison ont été mis au jour; ils remontent au xive siècle avant Jésus-Christ et se trouvent, par conséquent, être les contemporains de la xviiie dynastie égyptienne. Les murs étaient recouverts par un enduit peint. Sur un fond blanc de nombreux ornements se détachaient coloriés en rouge vif, en jaune pâle, en bleu et en brun noirâtre. Sur la terre grecque elle-même, on retrouve encore dans les ruines du Parthénon, achevé plus de 437 ans avant Jésus-Christ, des ornements variés polychromes.

Enfin, si à tout ce qui vient d'être exposé nous ajoutons la description de quelques dessins retrouvés dans les vieux manuscrits du Virgile du Vatican (2), nous pourrons y constater avec quelle perfection le peintre est parvenu à rendre ce que l'auteur a décrit dans ses vers. Nous n'avons pas la prétention de donner

---

(1) De Mets, *La notion de la couleur chez les anciens, Belg. med.* Gand, Haarlen, 1897, II.

(2) *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, 1884. Ecole française de Rome. Pierre de Nolhac.

cet exemple comme preuve de la connaissance des couleurs chez les anciens; l'époque à laquelle furent coloriés ces petits tableaux est trop rapprochée des temps modernes, quoique cependant bien antérieure à Jésus-Christ; mais seulement pour montrer le degré de perfection auquel on était parvenu, même dans la décoration des livres, dans un laps de temps aussi court, et pour répondre encore à l'accusation portée contre Virgile d'avoir appelé noires les violettes et bleues les nuées d'orage. Les sujets contenus dans le manuscrit sont au nombre de cinquante; ils sont placés indifféremment en bas, au milieu ou en haut de la page. Les peintures des quatre premiers livres de l'Enéide sont parfaitement conservées tout en étant les moins bonnes, celles des livres suivants possèdent encore une certaine fraîcheur. Les Géorgiques, qui renfermaient les plus beaux spécimens, ont, au contraire, beaucoup souffert. « Lorsqu'on » arrive, nous dit M. de Nolhac, au f. XL et au f. XLI où les » femmes entourent le bûcher de Didon mourante, on est frappé » de l'expression remarquable de la composition. L'artiste » témoigne de son observation de la nature par le ciel rose de » ses horizons et par ses derniers plans de mer, où le vert » intense rappelle bien les lointains calmes de la Méditerranée ». Le ciel a des teintes parfois étranges; au-dessus de l'horizon il est rose, plus haut vert, bleu ou même blanchâtre. La mer est tantôt légèrement azurée sur les premiers plans et verte à l'horizon, tantôt d'un beau noir-indigo. Les vagues et les mouvements de l'eau sont indiqués par des zigzags noirs et blancs. La nuit est d'un bleu très sombre; cependant dans un tableau de l'incendie de Troie, elle a de véritables teintes d'aurore boréale. Le peintre a, sans doute, voulu rendre la rougeur du ciel empourpré par l'embrasement de la ville de Priam. Le sol est gris verdâtre ou même vert, sauf sur le bord de la mer où il offre des teintes jaunes de sable à peu près exactes. L'Enfer présente la couleur violette habituelle et toute conventionnelle. Enfin le clair-obscur n'est pas connu; le corps des hommes est teinté de rouge-brique; de légers coups de vermillon ont été donnés pour nuancer plus délicatement le nu féminin.

Tels sont les arguments archéologiques que l'on peut fournir. Ils ne sont pas nombreux; mais est-il besoin de donner des preuves en abondance, lorsqu'une seule est concluante? Nous aurions pu, dans les différentes publications d'archéologie, relever d'autres faits et les exposer dans ce court chapitre. Cependant, les exemples de vieilles peintures, depuis si longtemps conservées, sont assez rares, les couleurs se détériorent rapidement sous l'influence des agents atmosphériques. Nous avons cité les faits les plus saillants, exposé les découvertes les plus importantes ; l'accumulation d'autres petits faits constituerait du superflu, d'autant que nous allons voir, dans le chapitre suivant, se confirmer, à travers le monde, cette notion des couleurs chez les peuples ; nous allons voir, dans des civilisations qui sont bien moins avancées que ne l'était celle d'Homère, l'emploi de toutes les couleurs connues, et, suivant la loquacité des peuples, leurs besoins quotidiens, leur genre de vie, une grande richesse ou une extrême pauvreté dans l'expression. Ce sera ainsi, nous le croyons du moins, clore la grande discussion entamée et rejeter cette idée qui prit un jour naissance dans l'esprit d'un savant allemand, de la cécité des peuples primitifs pour certaines couleurs.

CHAPITRE III

Quelques recherches sur la notion des couleurs chez les peuples des différents continents : Aymaras, Guarani, Mexicains (Amérique), Caraïbes (Antilles), Naturels de Polynésie. Peuples du Caucase et de la Sibérie, Chinois et Javanais, Peuplades de l'Ouest, de l'Est africain et de l'Afrique centrale.

Nous n'avons pas l'intention, dans ce chapitre que nous abrègerons dans la mesure du possible, de décrire, pour chaque peuple en particulier, les expressions employées dans la désignation des couleurs. Le travail serait long, peut-être même fastidieux et ces multiples descriptions, encombrant l'exposé, en altéreraient la clarté. Nous nous contenterons de quelques exemples pris un peu au hasard dans les différents continents ; nous examinerons l'acuité visuelle de ces peuples pour chaque couleur par le même procédé qu'employa le docteur Magnus pour démontrer la perfection progressivement survenue dans les fonctions de l'œil. Nous nous adresserons aux vocabulaires que missionnaires et explorateurs ont rédigés. Mais c'est tout ce que nous emprunterons à sa méthode : l'appui d'un livre ; ce sera là le seul point de ressemblance, car ce n'est pas sur une œuvre d'un seul que nous baserons nos recherches, mais sur celle d'un peuple, sur le vocabulaire qui semble être comme le résumé de sa manière de vivre, de ses habitudes, de ses besoins, puisqu'en ce dernier se trouvent renfermés les mots dont il se sert, les expressions qu'il emploie. Cependant, nous le disons dès le début, nos conclusions seront complètement opposées à celles du docteur Magnus.

Mais alors, nous objectera-t-on, les arguments que vous avez soulevés contre lui se retourneront contre vous et pourquoi vouloir puiser dans la linguistique des preuves que vous avez

tout d'abord refusé d'admettre lorsque la théorie inverse s'en servait pour sa cause ? Sans doute ; mais à l'étude des livres est venue se joindre celles des individus.

Puis, n'est-ce pas montrer l'inanité d'une méthode que d'arriver, pour des faits identiques, à des conclusions différentes ? Outre les observations individuelles qui, très nombreuses, ont été relevées, nous avons fait une sélection parmi les peuples dont la civilisation très ancienne fut à l'abri de toute influence étrangère, parmi les peuples restés encore réfractaires à nos idées du vieux monde, et qui se rapprochent autant que possible de ce que pouvaient être les contemporains d'Homère. Et nous verrons que si des différences, minimes assurément, existent entre eux dans la vision colorée, elles ne sont pas liées à un imparfait développement de l'organe, mais bien à un plus ou moins grand fonctionnement de leur intellectualité. Après avoir demandé aux choses mortes d'un passé lointain des preuves pour asseoir solidement notre réfutation, nous nous adresserons aux peuples dont les vieilles traditions sont encore vivantes dans leurs habitudes de chaque jour, et qui seront pour nous comme une image fidèle de ce que devaient être, dans le monde ancien, les vieilles civilisations disparues. Ce sera comme « une résurrection du passé » dans le spectacle d'un monde vivant que bien des gens ignorent, comme une vue d'ensemble de l'état intellectuel des peuples que notre civilisation a épargnés, monde que de nouvelles explorations font chaque jour mieux connaître, peuplades ignorées des forêts africaines. Et nous serons ainsi amenés, après avoir montré le rapport qui existe entre le développement des facultés psychiques et le monde extérieur, parmi ces peuples de la terre, à le rechercher dans notre littérature. A Richard André, à Kirchhoff, à Rück, nous avons fait de larges emprunts, et dans ces quelques lignes nous les avons résumés.

Quelle est la marche que nous allons suivre dans l'exposé de ces recherches ? Nous commencerons par l'examen du bleu clair et du vert qui en est voisin, puis nous continuerons par l'étude du bleu foncé et du violet pour finir par le rouge, l'orangé et le jaune.

Bleu clair et vert. — Nous avons jugé bon de commencer par l'étude du bleu clair et du vert car ce sont les deux teintes les plus communes du ciel, et il a été donné à tous les peuples de pouvoir les admirer, ne serait-ce que toutes les fois qu'ils ont jeté des regards interrogateurs sur les mondes brillants qui, en mille endroits, perçaient de leurs feux la voûte céleste, dont leurs imaginations naïves cherchaient en vain à pénétrer les profondeurs insondables. D'après Victor Strauss, qui a parcouru les vieux écrits chinois composés sept siècles avant J.-C., le bleu fut de tout temps connu. A côté du mot hiuân qui est employé d'une façon peu précise pour désigner la couleur bleue en général, bleu clair ou bleu foncé, on rencontre le mot thsâng qui s'applique au bleu du ciel. Dans le Schi-King, vieux recueil de chansons chinoises, composées entre 1700 et 618 avant J.-C., on rencontre l'expression suivante : Khiûng thsâng que l'on peut traduire par bleu de la voûte ou bleu céleste. Suivant le Dr Rück, les Chinois des plus basses classes de la société, les Ho-King et les Macas, que l'on peut considérer comme les représentants de la souche la plus primitive du Céleste-Empire, possèdent la faculté de discerner les couleurs simples, et, par conséquent, connaissent le bleu. Conclusion tirée de l'observation directe d'un grand nombre de sujets. Les Coréens emploient le seul mot pschruda pour le bleu et le vert. Les Annamites distinguent les deux couleurs et appellent biêi le bleu et xauh le vert. Même distinction se retrouve chez les Cambodgiens, mais là se rencontre une expression pour le bleu du ciel : Khiér mekk, le bleu se disant khiér et le vert khiér slap seh.

Allons maintenant plus au sud et examinons la notion des couleurs chez les différents peuples de l'empire indien. Les Kling, peuple enfant par excellence, connaissent toutes les couleurs et sont capables, comme les Chinois, de trouver des noms analytiques pour les nuances complexes. D'ailleurs, « comme le » dit le Dr Rück, il suffit de voir une femme kling revêtue de son » costume éclatant et pittoresque, pour affirmer que la notion » des couleurs est la règle générale dans la vielle race noire de » l'Inde ». Dans l'antique livre religieux des Parsis, dans l'Avesta,

on ne trouve pas un mot qui s'applique au bleu du ciel ; il en est de même dans le livre indien par excellence, le Rig-veda, où le seul mot nîla, de là anil, indigo, sert à désigner le bleu et s'applique souvent à la fleur du lotus. Les Malais donnent au vert et au bleu un nom commun, cependant ils distinguent les deux couleurs puisqu'au mot idjaw, ils ajoutent les qualificatifs, toua, vieux, pour le vert et monda, jeune, pour le bleu. Dans les plateaux des montagnes de Sumatra, il est un peuple qu'aucune civilisation n'a encore effleuré, les Battacks. Ils n'emploient également qu'un mot pour le vert et le bleu, mais qualifient la première couleur de grossière, la seconde de fine. Leurs femmes aiment à se parer de fleurs ; les étoffes qu'ils fabriquent ont de fines raies rouges et blanches, sur un fond bleu. Dans le joli Kampong de Boua-Nabar, les maisons en bambou tressé sont peintes de larges bandes bleues, jaunes et rouges. Les Battacks perçoivent donc les couleurs et les aiment.

Si, abandonnant l'Asie, nous continuons notre route vers l'est, nous trouvons le groupe des Nouvelles Hébrides. Les naturels de l'île Api ne possèdent pour le bleu et le vert que le terme malakesa. Les insulaires de l'archipel de Micronésie désignent par le mot maroco ces deux couleurs et les habitants des îles Fidji appellent rarakarawa le vert et loaloa le bleu. Lorsqu'ils veulent parler d'un buisson vert ils emploient le mot drokadroba.

Nous parvenons enfin sur la terre américaine, sur la côte orientale de l'Amérique du sud, aux rivages du Pérou. Là subsistent encore les restes d'une civilisation très ancienne, dont le dialecte est fort bien connu. Si l'on consulte le vocabulaire de la langue Aymara, par Bertomio Romano, on voit que pour désigner la couleur du ciel et celle de la mer, les anciens Péruviens ne possédaient qu'une expression : larama ancasi. Lo mas profondo de mar laguna orio may hondo. Y los mas alto del ayre o cielo, c'est ainsi que l'expression est définie dans le vocabulaire ; le mot larama signifiant bleu. Près du Pérou, dans les vastes étendues brésiliennes, on rencontre les Guarani, qui distinguent le bleu du ciel du bleu de la mer. Le premier est appelé ibagobi, le second parariobi ; et, cependant, malgré cette distinction entre

deux teintes légèrement dissemblables, ils ne possèdent qu'un terme commun pour le vert et le bleu : tobi. C'est ainsi que l'on trouve la même expression employée pour dire : la « semence verdit » et « peindre en bleu ». Au sud du Chili, les Indiens indépendants que l'on a appelés Araucaniens distinguent eux aussi de nombreuses teintes de bleu. Cette couleur, au sens très large du mot, pour désigner tout ce qui peut avoir une teinte bleuté, se dit callvù, mais on trouve la notion du bleu foncé, caricallvù, et du bleu de ciel, paync. Dans le dictionnaire de la langue Otchipwe, pour traduire l'expression, cela est peint en bleu, se trouve le terme midjakwadong.

Toujours dans l'Amérique du Sud, sur le plateau de Bogota, Chibchas ou Muyscas, les plus civilisés parmi les peuples du nouveau monde lors de sa découverte, ne possédaient pour le bleu et le vert qu'un seul mot : achisquym. Continuant notre marche vers le nord, nous parvenons au Mexique. Là, on perçoit mille couleurs ; on distingue mille nuances de vert, toutes à radical xoxo. Dans les anciens vocabulaires mexicains, on retrouve des termes pour bleu clair, pour bleu foncé ; mais le bleu du ciel semble être rattaché à la catégorie des verts, car on emploie pour le traduire l'expression xoxohouqui. Au large du golfe du Mexique, habitent encore, dans les nombreuses îles qui forment les grandes et les petites Antilles, quelques rares représentants d'une race aujourd'hui presque éteinte : les caraïbes. Ils semblent confondre, suivant R. Breton, le bleu et le noir qu'ils appellent : ouliti. Aux Etats-Unis, des recherches ont été faites sur les petits nègres d'une école enfantine dans le district de Colombia par le docteur Burnett. Sur 3,040 écoliers examinés, il n'en a trouvé que 78 p. 100 aveugles pour les couleurs, et il a constaté une grande prédominance chez les garçons.

Près des rivages des mers polaires, vit un peuple assez peu connu ; les Chinouks. Le noir et le bleu foncé sont désignés par eux d'un même mot, tlél, tandis que le bleu clair est très nettement et très distinctement perçu et défini par le mot spo-ok. A l'est des Etats-Unis, les Indiens de Dakota n'ont pour le vert et le bleu qu'un seul nom : toya. Sur la côte orientale, du côté

du détroit de Behring, dans le port de Clarence et dans l'île Lawrence, le docteur Almqvist a examiné 125 Esquimaux. Un seul d'entre eux était manifestement aveugle pour les couleurs, les autres en avaient une notion très exacte, malgré la nature du pays habité, leurs mœurs préhistoriques, l'éclat très affaibli d'un soleil qui ne peint les objets d'aucune couleur, et où ne ressort que la blancheur immaculée des neiges éternelles. Puisque nous sommes parvenus dans les régions polaires, nous allons revenir sur nos pas et parcourir les immenses espaces de l'Asie russe. Entré en relations avec les Lapons et les Samoyèdes, lors de son expédition, le docteur Almqvist examina 30 d'entr'eux et n'en trouva qu'un seul qui ne distinguait pas les couleurs; tous les autres les reconnaissaient et les dénommaient sans trop de peine. Puis un long séjour parmi les Tschuktschis, peuple de la Russie d'Asie, habitant au nord de l'Anadyr, lui permit de faire l'examen de 300 individus, c'est-à-dire du dixième ou du vingtième de la population. Neuf seulement d'entr'eux, composés exclusivement d'hommes, ne reconnaissaient pas les couleurs. Cette observation est une des plus précieuses pour l'étude du pouvoir distinctif des couleurs chez les peuples, car, comme les précédents, et peut-être plus qu'eux, éloignés de toute civilisation, les Tschuktschis se trouvent parvenus à un degré d'état social, voisin encore de ce qu'étaient les tribus du monde préhistorique. Sur les deux rives du Haut-Iénisséi, habitent les Koïbals, dont les origines se retrouvent dans la tribu des Samoyèdes. Le mot kok est seul employé par eux pour désigner le bleu et le vert; même fait se rencontre chez les Ostiaques, voisins des précédents et habitant comme eux les bords du Iénisséi. Par le terme xagalenj, ils définissent à la fois le bleu et le vert.

Parmi les Toungouses et les Bouriates, la distinction se fait. En Bouriate (dialecte de Nijne-Oudinsk), le bleu se dit kökö, le vert nogonj; en Toungouse, le bleu est appelé kuku, le vert nogon. Le mot qui définit le bleu est donc formé du même radical que celui qui, chez les Koïpals, est employé pour le bleu et le vert. Nous rapprochant des bords de la mer Cas-

pienne, nous trouvons, dans le massif montagneux du Caucase, une agglomération d'individus répartis en de multiples tribus. Ce sont, au centre, les Touches appartenant à la race des Kistes. Ils possèdent pour le vert le mot : ape. Plus à l'est, les Oudes, pauvres en expressions colorées, débris misérables d'une civilisation autrefois florissante et relégués maintenant dans les villages de Wartaschen, de Nidsh, dans la contrée de Stati-Nucha, désignent par le terme gogin le bleu et le vert.

Avant de passer en Afrique, nous citerons l'article du docteur L... parut en 1900 dans l'*Archéologie* (1) : « Dans l'île Muray, » le sens du bleu a été introduit avec le pavillon britannique et » le mot anglais blue est devenu en langage indigène boulou-» boulou. Mais cette acquisition est précaire ; la sensation bleue » est encore fugitive et incertaine ». Il manque à cette affirmation de nombreuses observations qui auraient pu être prises sur les indigènes de cette île.

Sur le vaste continent africain, nous irons de l'est à l'ouest, débutant aux sources du Nil, dans la contrée qui avoisine le lac Albert Nyanza, pour parcourir ensuite, après avoir traversé l'Afrique centrale, les côtes de Guinée et celles de la colonie du Cap. Aux sources du Nil blanc, semble exister une zone bien limitée où le vert et le bleu sont rendus par la même expression. Cependant nous verrons que le bleu clair et le bleu foncé sont nettement distingués. En effet, il a été donné à Kirchhoff, en juillet 1878, d'examiner, à Halle, une caravane de treize Nubiens. Dans ses observations de chaque jour, il a pu se rendre compte que ces nègres possédaient une remarquable faculté de distinguer les couleurs et qu'ils pouvaient différencier jusqu'à quinze nuances. Mais, lorsqu'il s'agissait de placer sur chaque pelote de laine le nom de la couleur dont elle était teinte, on s'apercevait immédiatement de la pauvreté de leurs expressions, on était surpris de leur impuissance.

Parmi ces Nubiens, l'un était un Halengi de Hatnie (près de Kassala sur le Gasch), tous les autres appartenaient à la tribu

---

(1) Dr L. L., *Archéologie*, 1902, p. 352.

des Beni Amr et étaient nés à l'extrémité sud-ouest de la Nubie, dans le grand village de Heikota, en amont de Kassala. Toute couleur était désignée par eux sous le nom sôt ou sôtai. Mais à ce terme ils ajoutaient un nom qui rappelait un objet dont la couleur était identique à celle qu'ils voulaient exprimer. Bleu clair se disait sôt éboi ; vert clair sôt hamisch.

Les expressions variaient avec l'imagination de chaque Nubien. Dans la caravane existait encore un quatorzième sujet, Djâli, des bords du Nil, qui était né à Galoba, près de Machérif. Il désignait le vert et le bleu du même nom, àchder, et cependant il distinguait le bleu clair du bleu foncé, et appelait le premier àchder labani, ce dernier mot signifiant lait, et le second ásuad, terme arabe qui correspond à notre mot noir. Là encore, nous trouvons l'emploi d'une comparaison. Dans l'Afrique centrale, les Bongo désignent le bleu, le vert et le noir par le mot kamarullutch. Leurs voisins, les Krédis, au pays du Dar-Farbit, ont une même expression pour bleu et vert, mais se servent d'un terme spécial pour le noir. Même différenciation chez les Djur-Schilouks, où vert se dit muscholl et noir uang-muscholl. Association bizarre de deux mots où le vert entre en ligne pour former le noir. Les Mondo, dont la langue diffère beaucoup des dialectes nègres connus jusqu'à present, n'ont qu'un même mot, bibire, pour noir, vert et bleu. Un seul nom, bukhta ou bukhlu, se rencontre également chez les Abakas. Au Gabon, les M'pongoués se servent du mot nàmbe pour le noir et le bleu ; plus au sud, les Cafres-Zoulous distinguent le noir, mnyama, et le vert et le bleu, lublaza. Les indigènes de la Nouvelle-Guinée n'ont pas d'expression pour désigner le bleu. A Kivaï, on emploie le même terme pour le bleu et le noir. Cependant Riis signale dans le vocabulaire de la langue Odschi, sur la côte de Guinée, le mot brû, pour bleu.

Bleu foncé et violet. — Ce que nous avons dit au sujet du bleu clair et du vert peut s'appliquer au bleu foncé et au violet. On rencontre rarement, dans les dialectes des différentes peuplades examinées, des mots qui traduisent de pareilles nuances. Le bleu foncé et le bleu clair sont, le plus souvent, définis par un

même terme, et le violet à l'aide d'une comparaison. D'ailleurs, le même fait ne se produit-il pas chez nous, et le mot violet n'est-il pas emprunté au nom de la fleur? Il ne faudrait pas croire cependant que ces peuples primitifs soient dénués de toute perception de pareille couleur. Au contraire, beaucoup d'entre eux savent les analyser. C'est ainsi que les Ho-King et les Macas n'ont pas de mot pour cette couleur complexe, le violet, et, la décomposant, les uns la définissent noir-brun-rouge-vert, les autres gris-bleu-rouge. Une peuplade turque du Daghestan appelle benausàsa le violet, nom emprunté à benausà qui signifie violette. Chez les Nubiens de Kirchhoff, bleu foncé se dit sôtai comme violet. Cependant, pour ces deux nuances, existent d'autres noms composés, tels que sòt hadal (noir), dun-kusib pour le bleu foncé et délif (sombre), sôt adarob (rouge) pour le violet. Sur la côte de Guinée, Riis signale encore un terme particulier pour le bleu foncé : bibire, le bleu se disant, comme nous l'avons vu plus haut, brû.

Dans la partie nord de la Russie, le pigeon est l'oiseau bleu par excellence. On l'appelle golub et on se sert du mot goluboj pour définir le bleu. Nous ne voudrions pas laisser croire par là que la langue slave possède ce seul mot pour désigner cette couleur ; au contraire, de nombreuses expressions existent, telles que : modry, niebieski (bleu de ciel), polnisch, blekitny. Nous n'insisterons pas outre mesure, ces quelques exemples nous montrant bien que la pauvreté d'une langue n'est due qu'à la défectuosité de la terminologie et non à celle de l'organe visuel.

Jaune, orangé, rouge. — Nous suivrons le chemin parcouru dans notre premier paragraphe ; nous débuterons par la Chine et par l'Inde, pour finir sur le continent africain. Dans cette dernière partie du chapitre, nous envisagerons, non seulement le jaune, l'orangé et le rouge, mais encore les autres nuances qui peuvent naître de leur fusion, et aussi le noir, le blanc et leurs dérivés. Les Chinois connaissent l'orangé, mais sont embarrassés pour le nommer. Les Malais empruntent des termes de comparaison pour désigner le gris, c'est du noir doux, itam marris, ou encore de la cendre, abou. Les Javanais per-

çoivent le jaune et le rouge, mais le rose est un rouge jeune et l'orangé un jaune âgé. Dans l'Inde, les Klings appellent mandjel sagapou, c'est-à-dire jaune rouge, l'orangé et noir blanc, karoupou vellée, le gris. « Javanais et Malais, dit le docteur Ruck, » aiment les étoffes de couleurs, mais ils recherchent l'éclat » beaucoup moins que les Klings. Les sarongs (jupes) de Java, » surchargés de dessins étranges, sont nuancés de couleurs » variées qui se maintiennent dans une gamme adoucie, souvent » même effacée et non sans harmonie ».

Il était en Australie, à Botany-Bay, une vieille race noire aujourd'hui complètement éteinte, qui désignait par le même mot le jaune et le rouge. Unique exception relevée dans ce pays, où dans chacun des six dialectes que l'on y parle, se trouve un terme différent pour le gris. Les Maoris de la Nouvelle-Zélande ont une langue riche en expressions colorées, puisque l'on y rencontre huit noms pour le rouge et trois pour le rouge-ocre, tandis que les insulaires de Tonga, leurs voisins, ont un idiome qui se borne à traduire les sensations de jaune et de rouge, sans même posséder un terme pour désigner « la couleur » d'une façon générale. Cependant tous les masques que l'on a pu recueillir parmi les Indiens de Mélanésie sont ornés de très fines nuances de couleurs, et dénotent un goût très sûr, une connaissance avancée de leurs dispositions harmonieuses.

En Amérique également vivait sur les côtes du Vénézuela, un groupe d'Indiens, appelés indiens de Cumana, aujourd'hui complètement disparu. Un seul terme désignait le jaune et le rouge : tumuren, employé sans doute dans un sens peu précis, car à côté de ce mot en existaient deux autres pour les deux couleurs : tichapiren pour le rouge, turarem pour le jaune. Dans ces peuplades de l'Amérique du Sud, on voit très fréquemment changer le sens d'un nom, et suivant la tribu qui s'en sert, le rouge chez l'une servir à désigner le jaune chez l'autre. C'est ainsi qu'au Pérou, parmi les Quichuas, cquello signifie jaune, que les Araucaniens s'en servent pour définir le rouge et que ce même mot reparaît chez les Aymaras avec le sens de jaune

sous la forme kello. Les Paez, descendants des Indiens de l'Etat colombien de Cauca, confondent dans la même expression et le jaune et le rouge. Les Iroquois n'emploient qu'une foule de comparaisons plus ou moins riches, suivant la conception de chacun d'eux.

Là encore, en Amérique comme en Australie, nous pouvons citer les riches ornements de Indiens du Brésil, leurs couronnes et leurs plumes aux couleurs variées.

Les Lapons et les Samoyèdes qu'examina le D[r] Almqvist connaissent le jaune et le rouge, cependant leur langue ne dénomme que trois des sept couleurs classiques de l'arc en-ciel : rouge, blanc, bleu.

La même remarque s'applique aux Tchuktchis. Les Samoyèdes possèdent encore un mot qui traduit tacheté : jurakisch padavoi. Les Ostiaques tirent le rouge du mot qui chez eux désigne le sang : sûr ou sûl dont ils ont fait sûrbes et sulem rouge.

Peuple berger, ils ont, comme les Kirghises, un vocabulaire très riche; conducteurs de troupeaux, il leur a été donné de remarquer, dans leur commerce quotidien avec les animaux, mille nuances qui passent inaperçues aux yeux des autres peuples et ils sont arrivés dans leurs appellations à une richesse qui étonne et qui n'a d'égale que celle de nos hommes de sport modernes. Et c'est ainsi que l'on voit défiler dans leur vocabulaire des noms qui synthétisent toute une description, un seul qualificatif pour désigner le cheval couleur du renard, rouge-brun, brun sombre, celui dont la robe est noire et le museau chair, celui qui de bleu, de noir ou de jaune est tacheté. Plus loin, dans le massif du Caucase, les Tchetchènes empruntent encore au mot sang la définition du rouge, de cî sang, ils ont fait cîdar rougir, cidalâr être rouge, et cienj rouge.

Les Kasikûmuch, autre tribu de la même agglomération, traduisent par orci, le terme bariolé. En Finlande, nous retrouvons aussi les noms de couleurs empruntés aux objets extérieurs et dans le Daghestan, cité plus haut, le chardon sáxnu fournit l'expression sâxnu jat obsa pour désigner le rouge et le pourpre.

Enfin et c'est par là que nous terminerons ce chapitre sur le

continent africain, nous suivrons l'itinéraire déjà parcouru. Dans le voisinage du Nil blanc, les Dnikas possèdent un riche vocabulaire où le rouge se dit à la fois atit et lual, le gris lid, lyed, lyen, le jaune eyen et alelenglend, le tigré alagokuac, de kuac, tigre. Nous retrouvons la même abondance d'expressions colorées chez leurs voisins les Baris qui appellent lomwege le bleu et lokiri le bariolé. Les Nubiens de Kirchhoff avaient pour chaque couleur un mot particulier : adarob pour le rouge, hamasch pour le brun, gurkum pour l'orangé, sôt gurkum, sòt éroi ou encore el hamich pour le jaune. Le Djali, dont nous avons déjà parlé, appelait abjed le blanc, achner le rouge, asfer le jaune, achmer homi l'orangé. Un des Nubiens qui avait pour nom Saleh uod Adam, désignait le brun par l'expression hamach karâi, peut-être d'après la coloration de la robe des hyènes et il se servait pour le rouge brun d'une comparaison faite avec ses propres lèvres : hamasch jaf, jaf étant le pluriel de bouche Les Bongo confondent dans un même terme kamakche le jaune et le rouge; même fait se produit parmi les Djur-Schilouks qui emploient le seul mot kuarr. Les Sandés, mieux connus sous le nom de Niams-Niams, appellent le blanc et le jaune puschych et les Abakas nomment le jaune et le rouge mkissi. Pour toutes les couleurs simples, les nègres de la côte de Guinée ne possèdent que trois adjectifs : koko rouge, fufu blanc, tuntum noir.

Enfin, nous retrouvons en Afrique comme en Sibérie des peuples conducteurs de troupeaux, les Ovahereros, les Basutos, les Caffres, qui peuvent désigner par la couleur de leurs robes 600 ou 700 bœufs et reconnaître à première vue, le soir, au retour du pâturage, les bêtes absentes.

Tels sont les quelques faits recueillis, nous les jugeons suffisants pour servir à la réfutation de la thèse du Dr Magnus. En résumé, tous les peuples ont la notion des couleurs, sans aucune exception, aussi bien ceux qui possèdent un riche vocabulaire que ceux qui, comme les insulaires de Tonga, ne se servent que d'un nombre très restreint de qualificatifs. Lorsque l'observation directe faisait défaut, nous avons eu recours aux mille petits riens dont aiment à s'orner les peuplades primitives, et nous

avons pu nous rendre compte qu'elles possédaient le sens de l'ornementation, des rapprochements harmonieux des diverses couleurs, et que, seule, devait être incriminée la grande pauvreté de leur terminologie. Comme nous l'avons dit dans le premier chapitre à propos de la langue bretonne, un même mot sert bien souvent à la désignation d'un grand nombre de nuances, mais le substantif qui le précède ou qui le suit éveille dans l'esprit de celui qui parle la notion exacte de la couleur. Mais, nous demandera-t-on, pourquoi les naturels de Polynésie, qui vivent sous le ciel le plus pur du monde, dont la vie de chaque jour, assurée, leur laisse le libre usage de toute leur pensée pour la contemplation des choses extérieures, pourquoi n'ont-ils pas un vocabulaire riche en expressions colorées, pourquoi à ce point de vue sont-ils les plus pauvres d'entre tous les peuples? Manque d'initiative d'une part, pour créer des mots nouveaux, insouciance d'enfants de l'autre, car leur civilisation est beaucoup moins avancée que ne l'était celle d'Homère ; c'est dans cette nature si clémente pour eux qu'ils ont puisé cette nonchalance d'esprit. Ils gardent encore la trace de cette influence séculaire et le voyageur qui pénètre chez eux est lui aussi saisi de cet engourdissement, est plongé dans le doux farniente des îles d'Océanie. Et puis, sédentaires, isolés dans leurs terres minuscules, perdus au milieu d'un immense océan, aucun terme de comparaison n'existait pour eux qui aurait pu faire ressortir la splendeur de leur pays, et, vivant dans un paradis, ils ignoraient les tourments d'ailleurs. C'est du contraste, avons-nous dit plus haut, qu'est née toute image; nous en verrons plus loin de splendides exemples; mais, dans ce chapitre, nous avons pu nous rendre compte, au sujet des bergers sibériens et africains, combien influe le milieu extérieur sur le langage de chaque peuple. Le mot est l'image de la pensée, et c'est pour cela, parce qu'ils songent sans cesse à leurs vastes troupeaux, qu'ils les admirent, qu'ils les conduisent, qu'ils y puisent la nourriture qu'une nature peu clémente leur refuserait sous d'autres formes, qu'ils ont prodigué ces noms, distingué ces milles nuances qui servent à désigner chaque bête, telles les expressions la rousse,

la noire, la blanche employées dans bien des fermes françaises. Plus au nord, dans les pays désolés des régions polaires, Esquimaux et Samoyèdes n'ont pas éprouvé le besoin d'établir dans leur vocabulaire une longue liste d'expressions colorées. Les rayons trop obliques du soleil laissent dans un demi-jour éternel ce pays de neiges, et un mot, un seul leur suffit, qui désigne la blancheur monotone de leur linceul. Telles sont les quelques réflexions que l'on peut faire lorsque l'on a parcouru les divers peuples de la terre, et nous avons abrégé. Nous irons maintenant chercher dans la littérature française comme une image bien diminuée de ce que nous venons de voir sur une aussi grande échelle.

CHAPITRE IV

La chanson de Roland et les couleurs que l'on y rencontre. — Villehardouin. — Joinville. — Poésie lyrique : la Chanson de Renart. — Poésie allégorique : le Roman de la Rose, plus grande richesse d'expressions colorées. — Subite interruption coincidant avec la guerre d'Angleterre. — Charles d'Orléans et Villon. — Faits nombreux qui surviennent à la fin du xve siècle. — Marot. — Ronsard et la Pléiade. — Marguerite de Navarre et Rabelais. — Le xviie siècle.

Les premières manifestations de notre littérature furent les épopées du cycle français ou de Charlemagne et du cycle anglo-normand. Nous nous bornerons à examiner le plus connu de ces chants, le plus parfait peut-être : la Chanson de Roland. Elle fut créée à une époque où n'existait encore aucune syntaxe bien précise de notre langue, probablement aussi fut-elle écrite par plusieurs auteurs, et il sera intéressant pour nous de rechercher, dans cette longue suite de vers, les noms des couleurs qui y ont été employées. Nous dirons, tout d'abord, que c'est dans un pays troublé par des luttes incessantes, plein encore du souvenir des invasions arabes, des conquêtes de Charlemagne, que prit naissance cette chanson, vers 1080, au début des croisades. Epoque troublée, s'il en fut une, où l'épopée de Roland servit de chant de guerre et retentit dans de nombreux combats. C'est pour cela que nous n'y trouverons que des récits de batailles où les herbes des prairies seront « *vermeilles del sanc de nos baruns* ». Mais toutes les couleurs simples défilent à nos regards, nous remarquons cependant que l'aube et le crépuscule n'ont éveillé dans l'esprit des auteurs que des sensations lumineuses

d'intensité différente. Les mots clair et sombre sont seuls employés.

Bels fut li vespres e li soleilz fut cler

ou encore :

Tresvait la noit e apert la clère albe

Il faut signaler encore certains rapprochements qui forment comme des contrastes ; c'est, revenant sans cesse, la grande tache rouge du sang sur l'herbe verte, la barbe blanche sur la sombre cuirasse ; des comparaisons qui sont encore hésitantes, peu nettes : « Blanche ad la barbe cume fleur en avrill ». Sauf les nuances intermédiaires, les nuances de transition, et l'on se demanderait leur emploi dans ce chant, toutes les couleurs simples sont représentées ; nous ne rencontrons cependant pas le violet, mais le rouge sanc, la crignette jalne, l'erbe verte, les gunfanums blancs e blois e vermeils défilent devant nous et même, en un verger, à l'ombre, il nous est donné de comtempler le roi Marsilie sur un « perrun de marbre bloi ». Ces chants guerriers ne pouvaient renfermer les descriptions d'un spectacle naturel quelconque, avec des flots de lumière et de couleurs. Cette poésie guerrière ne décrit que les vêtements et les armes de ses héros, l'acier brun des épées, l'éclat des oriflammes au lever du soleil, début de la bataille, la nuit qui en annonce la fin, et comme teinte locale, l'herbe verte des prairies où sont étendus les corps de nos barons. Durant un ou deux siècles l'épopée fut seule connue et cultivée en France, et cent ans plus tard, dans la prose qui fait son apparition avec Villehardouin, on retrouve les mêmes procédés.

C'était lui aussi un homme de guerre, et alors rien d'étonnant que l'on ne trouve pas dans son livre les multiples expressions colorées qui, inévitables, surgissent immédiatement dans nos esprits modernes au nom de Constantinople. Pas un mot pour peindre l'aspect de cette ville, pas le moindre qualificatif qui puisse nous donner une image du ciel de Stamboul qu'aujourd'hui mille poètes ont décrit. De ce livre qui parle de conquête, il semble se dégager comme un relent d'armée en marche, hor-

des tapageuses sans cesse en querelles, grouillantes, hurlant vers les hautes murailles crénelées. Les beautés du Bosphore, le ciel d'Orient semblent avoir complètement laissé indifférent cet écrivain-chevalier. On ne retrouve dans ces pages, où la prose a atteint dès son début sa prédominance naturelle, que quelques expressions consacrées à la description des tentes, des habits de cette gent armée. Ce sont « les samiz, les dras de soie, les robes vaires et grises et hermines » et plus loin encore « la cote de vermeil samit à petites croisettes d'or ». Vie de combats incessants, vie de forteresse ou d'armée, seigneurs isolés dans de sombres châteaux, cœurs endurcis sous la peau de buffle des vieux reitres, telle fut l'existence, tels furent les représentants du moyen âge avant l'installation définitive et la suprématie du pouvoir royal. Et cependant, un siècle encore plus tard, lorsque le sire de Joinville offrait son livre à l'arrière petit-fils de Saint-Louis, les croisades avaient eu lieu, l'auteur lui-même s'était croisé, avait assisté aux derniers moments du roi sur la plage de Carthage, avait frappé aux portes de Damas. Rien ne paraît dans ce livre des beautés de l'Orient et, puisque, l'ayant parcouru dans tous les sens, les écrivains d'Occident n'ont rien su en rapporter, il faut attendre un siècle encore qu'on vienne, toujours à la suite des armées, les éblouir de lumière et de couleurs.

Le rose que nous n'avons rencontré ni dans Villehardouin ni dans la chanson de Roland se trouve dans Joinville : « c'est à savoir enseignes vermeilles, roses ou bendes vermeilles ». On peut encore remarquer l'emploi du mot ynde pour bleu, très fréquent au XIVe siècle : « Le roi avait vestu une cotte de samit ynde et mantel de samit vermeil fourrée d'hermines ». De son départ de la France, de son arrivée à Chypre, aucune description, pas même mentionnés les flots bleus et la voile blanche, et sauf un léger accent de regrets, tout est d'un grand calme et d'une suprême sérénité : « Et en brief tens li venz se feri ou voile et nous ot tolu la veue de la terre, que nous veimes que le ciel et yaue et chacun jour nous esloigna li venz des pays où nous aviens estée nei ».

En ce qui concerne la poésie, une ère nouvelle est inaugurée; nous abandonnons les chants de guerre, les épopées; le temps de l'Iliade et de l'Odyssée est terminé dans notre littérature. Deux poèmes vont voir le jour, l'un satirique : la chanson de Renart, l'autre didactique : le Roman de la Rose. Ils résument l'esprit du moyen âge à son déclin. Le premier restera comme l'exmple le plus parfait de ce qui fut appelé tout d'abord : sel gaulois, déjà transformé en esprit français, moins grossier, plus mordant, aux allusions fines et spirituelles. D'ailleurs peu de descriptions et par suite peu d'expressions colorées. Cependant l'arrivée de Pinte suivie de quatre poules traînant une charrette, nous donne l'occasion de relever quelques mots :

Car sire Chantecler li cos
Et Pinte qui pont les ues gros
Et Noire et Blance et Rossette
Amenaient une charrette.

Les quelques expressions que nous rencontrons sont toutes appliquées à la description des animaux. Nous trouvons encore :

Bruns qui la teste ot vermeille,

et plus loin « un roge caperon ». Comme on peut le voir, c'est toute la gamme des couleurs simples qui défile à nos yeux. Le Roman de la Rose présente une allure différente; on y reconnaît la main de Jean de Meung, l'érudit. Dans la description du printemps, la première peut-être que nous puissions signaler, dans celle d'un jardin, nous sommes éblouis par l'éclat des fleurs, par les reflets colorés du soleil dans l'eau de la fontaine. On voit déjà donner, dans le cours de la description, la raison scientifique; c'est ce qui caractérise ce roman : les verres ardents, les comètes, tout un naïf étalage d'érudition, l'encyclopédie du moyen âge arrivé à sa fin. Les longues et interminables discussions, le doute qui s'élève maintenant dans les esprits, les vaines tentatives pour expliquer ce que l'on définit encore par le mot : mystère, les idées vieillies du christianisme détourné de son but primitif, tout, à cette époque, indique qu'une réno-

vation s'impose. Comme une chose vieille qui demande à être remplacée, ce siècle en attendait un autre avec plus de lumières. C'est la Renaissance qui s'annonce. Nous voyons paraître dans ce roman un mot nouveau que nous rencontrons là pour la première fois. C'est dans la description du printemps, la terre qui se pare de mille couleurs, « de flors indes et perses ». Ce dernier mot est employé dans le sens de violet. Plus loin, c'est le soleil qui « ses rais en la fontaine giète » et la colore de plus de cent couleurs : ynde, jaune et vermeil. Donc le phénomène est déjà expliqué dans sa cause, ce sont les faisceaux lumineux qui créent ces mille nuances. Le vert revient très souvent et nous le retrouvons encore dans les « treçons (rubans) yndes ou vers » qui ornent une coiffe blanche. Donc chaos des connaissances du moyen âge, résumé de toute une époque, voilà ce qu'est ce poème. En effet, après 1305, ce ne sont pas les poètes qui manquent, ce sont les œuvres. Elles dérivent toutes de ce roman pris longtemps comme modèle.

La guerre qui durera près d'un siècle, la défaite qui transformera le pays en un fief de l'Angleterre, emporteront tout génie dans leurs tourments, supprimeront toutes manifestations de la pensée, pour ne laisser subsister que celles de la force brutale. Et, comme nous l'avons dit plus haut, ce n'est pas dans l'homme de guerre du moyen âge qu'il faut aller chercher l'âme de Guillaume de Lorris. Ces fines et délicates natures vivent, se développent et s'épanouissent dans la seule tranquillité de leurs jardins fleuris et non à la sinistre lueur des incendies. Et si quelques vers parviennent jusqu'à nous, enfantés dans cette époque de luttes, ils seront comme l'écho affaibli des lamentations d'un exilé, des pleurs d'un prisonnier sur la terre anglaise. Pendant les vingt-cinq ans qu'il passa dans les donjons de la Grande-Bretagne, Charles d'Orléans, plein encore du souvenir du Roman de la Rose, distraira ses heures d'ennui en chantant l'empire de l'amour, et sensible, comme tout captif, aux beautés de la nature, il peindra le renouveau avec une fraîcheur qui nous émerveille encore malgré la vétusté et les couleurs ternies du manteau qu'il porte. Les couleurs vives des vieux

auteurs commencent à disparaître et nous trouvons déjà quelques nuances. Le vert perdu, pour vert sombre, est employé dans une de ses poésies; on trouve encore le vert gay qui semble être la couleur verte de l'aile du perroquet. Les comparaisons abondent et évoquent immédiatement les plus gracieuses images.

Rivierre, fontaine et ruisseau
Portent en livrée jolie
Goultes d'argent d'orfavrerie.

On rencontre également des expressions très employées au xve siècle : « je rougiz comme vermeillon » et aussi « les tappis velus de vert herbe ». Ce siècle, à sa fin, entendra les accents d'un autre poète, contraste frappant du précédent, qui ne cherche pas des maîtresses imaginaires et qui se contente de trousser les filles d'échoppe au coin de rue. Joyeux vivant, Villon a conservé du milieu dans lequel il a vécu une originalité que nulle part l'on ne rencontre. Il n'est d'aucune école; c'est un génie égaré parmi la valetaille. Ce sont les mêmes expressions, marques d'une époque, « vestus rouges comme vermillon » ou encore le roi Scotiste :

Qui demy-face, ce dit-on
Vermeille comme un amathyste
Depuis le front jusqu'au menton.

Des comparaisons qui sont peut-être moins poétiques que celles du seigneur-poète, mais qui n'en sont pas moins justes : « l'un est noir et l'autre est plus vert que cive » (citrouille). Il a ceci d'original, c'est que, dans son âme d'enfant du peuple, il a su trouver pour ses filles d'auberge des mots ignorés par le grand seigneur, « les cheveux blonds, les belles lèvres vermeilles »; et « Reine Blanche comme fleur de lys » s'y rencontre aussi.

Telle est, et nous avons laissé de côté bien des auteurs, grossièrement résumée cette première partie de la littérature française. Nous voyons que, même à ses débuts, elle possédait la notion des couleurs simples et que l'on trouve, outre le rouge, le jaune, le vert et le bleu, des nuances telles que le vert perdu

ou sombre, le vert gay ou clair, le rose, qui est une sorte de rouge. Le violet est traduit par le mot perse ; le noir, le blanc, le gris, le roux, sont employés. Nous constatons l'absence, parmi les couleurs simples, de l'indigo et de l'orangé.

A propos du Roman de la Rose, nous avons dit les idées du moyen âge, le doute qui s'empare des esprits, la tendance des générations nouvelles à rénover ce que l'âge a vieilli et détourné de son sens primitif. C'est alors que Calvin parut et avec lui cette Réforme ambitieuse de donner au culte chrétien sa simplicité du début. Or, que devait ramener l'étude des premières années du christianisme ? D'après Chateaubriand, c'est la religion chrétienne qui a créé la poésie descriptive. Quelles étaient les raisons qui empêchaient les Romains et les Grecs de voir la nature et de la peindre ? « La cause, dit l'auteur de René, était la » mythologie qui, peuplant l'univers d'élégants fantômes, ôtait » à la création sa gravité, sa grandeur et sa solitude. Il fallut » que le christianisme vînt chasser ce peuple de faunes, de sa- » tyres et de nymphes pour rendre aux grottes leur silence et » aux bois leur rêverie ». Et, en effet, une preuve de tout ce qui est avancé ici se trouve dans les tableaux des anciens, où, au premier plan, inévitables se dressent un dieu ou une force quelconque de la nature personnifiée, et, aux second et troisième plan, un rocher, un arbre, parfois un ruisseau. Et il ajoute encore : « Au lieu de ce soleil couchant dont le rayon allongé, » tantôt illumine une forêt, tantôt forme une tangente d'or sur » l'arc roulant des mers ; au lieu de ces accidents de lumières » qui nous retracent chaque matin le miracle de la création, » les anciens ne voyaient partout qu'une uniforme machine » d'opéra ». Il leur reproche aussi de n'avoir vu dans l'Océan que le palais de Neptune et la grotte de Protée. Il fallut que le christianisme survînt et reléguât dans l'ombre tous les personnages de ce monde mythologique pour que l'homme eût son attention attirée vers le spectacle de la nature, d'où la religion nouvelle tirait toute sa force. Et lorsqu'au IVe siècle les Pères de l'Église eurent fait entendre, dans Constantinople, leurs oraisons pleines d'une poésie divine ; lorsque le poète du village

d'Arianze eut fait briller de tout son éclat cette forme nouvelle, elle se répandit rapidement pour se corrompre ensuite parmi les romanciers grecs du Bas-Empire. En 1453 survint la chute de Constantinople. Devant l'invasion turque s'enfuit la foule des érudits et des savants. L'Italie fut leur refuge. C'est là que vinrent les recueillir Charles VIII, Louis XII et François Ier dans leurs brillantes chevauchées. La Réforme d'une part, de l'autre les guerres d'Italie, en dernier lieu la découverte de l'imprimerie, voilà les trois faits qui contribuèrent au développement de l'esprit français, et nous ne serons pas étonnés de voir la foule des poètes qui composera la Pléiade chercher non seulement à imiter les anciens, mais encore à créer, pour traduire les nouvelles sensations éprouvées, des mots nouveaux. L'antiquité profane, l'antiquité chrétienne s'unissent au XVIe siècle pour amener la littérature française à son parfait développement. Et, sous ces influences diverses, elle fera en un siècle plus de progrès, atteindra sa forme définitive, alors qu'elle avait mis trois cents ans à sortir de l'enfance. Nous laisserons de côté Marot, qui ne subit que l'influence de la Réforme, et Marguerite de Navarre; ils semblent faire partie encore de l'époque disparue, derniers et brillants successeurs de Villon. A noter cependant, dans l'Heptaméron, l'emploi du mot azur, que nous rencontrerons bien souvent encore. Nous nous contenterons de l'examen rapide des œuvres des trois plus grands écrivains du XVIe siècle : Ronsard et Joachim du Bellay pour la Pléiade, pour la poésie; Rabelais pour la prose.

Suivant ses idées et les appliquant, Ronsard s'évertue à créer des mots nouveaux. Les comparaisons abondent et l'aurore est très souvent décrite; elle a parfois les doigts de rose ou bien la main safranée ou ensafranée ou encore la face rosine. Pour la première fois, nous voyons les flots de la mer, colorés; ce sont les vagues ou les ondes perses. Il appelle la nuit : brunette ou la revêt d'une grande robe noire. Les cheveux sont blonds et les blés blondoyent; la perruque du vieux Triton est bleue, la chevelure de l'aurore est roussoyante. Enfin souvent une comparaison remplace le mot qui semble inconnu.

Marie, si vous avez la joue aussi vermeille
Qu'une rose de may; vous avez les cheveux
De couleur de chastaigne, entrefrisés de nœuds,
Gentiment tortillés tout autour de l'oreille.

La rose est à la fois pourprine, rosine et vermeille, le mot azur trouve très fréquemment son emploi; le rouge ne se rencontre guère que dans le diminutif : rougette.

Moins grande abondance d'expressions nouvelles chez du Bellay; mais elles sont identiques. Le vieux Triton n'est plus bleu, il est vert; les cheveux sont roux et non blonds; le chat est couvert d'un poil gris argentin. Nous rencontrons les « oignons rouges » et une expression pittoresque pour définir une nuance :

Qui pour le blanc n'est du tout verdissante
Ni pour le vert tout aussi blanchissante

L'Orient est coloré de pourpre, l'onde est azurée, la nuit, comme celle de Ronsard, est brune :

Où sont ces doux plaisirs qu'au soir, sous la nuit brune,
Les Muses me donnaient, alors qu'en liberté
Dessus le vert tapis d'un rivage esquarté,
Je les menais danser aux rayons de la lune?

Au début du livre de Rabelais se trouvent deux chapitres qui traitent des habits et de la couleur des livrées de Gargantua. Nous y rencontrons comme un résumé de toutes les expressions colorées employées à cette époque et qui, la plupart, sont demeurées dans notre langue. Le mot violet existe, remplaçant le viel adjectif perse. La livrée était « blanc et bleu », la robe « de velours bleu tout parfilé d'or dont par juste perspective yffait une couleur innommée telle que vous voyez es coulz des tourterelles », les souliers « bleu cramoizi ». Au cou, il portait de gros jaspes verts; ses chevaux étaient bailbrun, alezan et gris pommelé. Au chapitre LVI, les religieux et les religieuses sont vêtus de « taffetas blanc, rouge, grys »; ils portent sur tout cela « une cotte de satin, de damas, velours orangé, tanné, verd, cendré, bleu, jaune, clair, rouge, cramoizi, blanc »; leurs sou-

liers sont de velours cramoizi, rouge ou violet. Dans Pantagruel, nous relevons encore des jaspes rouges, d'autres qui sont verts avec certaines veines rouges et jaunes, l'agathe de « couleur laictée », le saphir azuré et céleste, l'améthyste avec ses « reflets pourpres et violets ». Toutes les couleurs que l'on rencontre dans cet auteur ne sont point appliquées à la description des paysages, mais à celle des vêtements. Comme ses prédécesseurs au moyen âge, mais avec une plus grande richesse d'expressions, avec des mots nouveaux tels que violet et orangé, Rabelais emploie son talent à la description des cottes et des demeures. Ce qui avait envahi la poésie avait jusqu'alors épargné la prose.

Mais à la fin du XVI[e] siècle et au début du XVII[e] dans les sonnets de Ronsard et bien souvent aussi dans les Fables de La Fontaine, Flore et les Zéphyrs occupent une grande place. Cette poésie, déjà corrompue, qui d'Italie passa en France, acheva dans notre pays de perdre sa beauté primitive. Et c'est contre cette tendance de parler sans cesse de Phœbus, des Faunes et des Nymphes que les auteurs du XVII[e] siècle cherchèrent à réagir. Mais, dans toute chose, il est difficile de garder une juste mesure, et rarement l'action égale la réaction. Celle-ci dépasse toujours celle-là et c'est pourquoi nous chercherons en vain dans le siècle du grand Roi quelques descriptions de la nature. « Les classiques quand ils veulent peindre, dit M. Jules Lemaî- » tre (1), emploient des mots abstraits qui évoquent d'abord un » sentiment, puis une image, mais indéterminée. « Un horizon » fait à souhait pour le plaisir des yeux » ou des mots concrets » qui évoquent une image précise, mais sommaire et rapide. « L'onde était transparente ainsi qu'aux plus beaux jours ». Autre chose encore reste à considérer. Sans doute, l'abus que l'on fit au siècle précédent de toutes ces nouveautés apportées d'Orient, en éloigna la génération suivante. Mais combien grande fut aussi l'influence de la cour sur les auteurs qui l'accompagnaient partout. « Ils réfléchissent dans leur langage, dit Ville-

(1) Jules Lemaître, *Les contemporains*, art. Ed. et J. de Goncourt.

» main (1), cet éclat de magnificence et de politesse, qu'ils » reprochent à la cour de Louis XIV. Ils en sont eux-mêmes » revêtus et parfois éblouis ». On est en effet frappé, en lisant les auteurs de ce siècle, de la tournure de leur esprit. C'est, presque partout, du grandiose, un style noble, élevé, qui n'aurait pu s'adapter à une étude de paysages; c'est, dans leurs écrits, l'image du luxe fastueux et artificiel de la cour, des manières raffinées et polies, une lutte incessante contre la nature, l'imposante silhouette du roi qui domine le tout, dispensateur des pensions, des honneurs, imprimant la marque de son passage jusque dans les taillis de Versailles, où par la main de Le Nôtre, il rendit ses jardins géométriquement superbes. Et après ce que nous venons de dire, rien d'étonnant que M. Javal ne rencontre qu'une fois le mot azuré dans La Fontaine, que l'on n'ait pas trouvé le mot bleu dans Corneille, et que le violet n'ait pas été employé par les auteurs de ce siècle. Aussi, ayant donné de la littérature de cette époque, comme un très superficiel aperçu, ayant, pour le moins, défini son caractère, nous ne nous arrêterons pas à l'étude particulière des œuvres de chacun des auteurs. Nous avons pour nous renseigner sur la richesse des expressions colorées employées au XVIIe siècle, le premier dictionnaire français que produit l'Académie en 1694, et, dans la suite de ce chapitre, nous donnerons une liste des couleurs nommées, des nuances distinguées. Mais auparavant, nous dirons ce qu'est devenue cette poésie rejetée de la France. Exilée, elle se réfugia en Angleterre. La muse des champs se retrouve dans un grand nombre d'œuvres anglaises de la même époque, dans celles de Spencer, de Waller et de Milton. Mais là encore ces auteurs ne sauront pas conserver un juste milieu. Ils surchargeront leurs tableaux de mille petits faits, décriront les moindres nuances, et finalement tomberont dans la mignardise. Nous verrons qu'après un exil de plus d'un siècle sur la terre anglaise, cette poésie nous revient pour revivre quelques années encore dans sa forme primitive et dispa-

---

(1) Villemain, *Tableau de l'éloquence chrétienne au IVe siècle.*

raître pour toujours ensuite, remplacée par ce que l'on a appelé l'exotisme, qui se transformera lui-même plus tard en romantisme, puis en naturalisme, sous des influences bien diverses.

Dans le dictionnaire de l'Académie française parû en 1694, nous relevons une foule d'expressions colorées, une quantité considérable de nuances, presque toutes celles que l'on rencontre à notre époque. Nous ferons un court parallèle entre les expressions de jadis et les expressions modernes.

Le violet est défini : « une couleur mêlée de bleu et de rouge ». Déjà le mot pers, qui était fréquemment employé au siècle précédent, est retombé dans l'oubli et nous ne rencontrons plus à son propos que la phrase suivante : « couleur tirant sur le bleu ». Nous ne trouvons pas traces des nuances mauve et lilas. La couleur indigo est connue et définie : « une couleur se rapprochant du violet ». Au point de vue du bleu, le XVII[e] siècle n'a rien à nous envier. Le bleu « est ce qui est couleur d'azur ». L'azur est « une pierre minérale d'un bleu vif, encore appelé outre mer à cause qu'il vient de Chypre ou d'autres lieux au delà de la mer ». Comme de notre temps, l'on connaît alors parmi les bleus qui tiennent le milieu des nuances : les bleus blancs, naissant, pâle, mourant, mignon, céleste ; parmi ceux qui deviennent plus foncés : le bleu reine et le bleu turquin ; parmi les nuances qui servent de transition entre bleu et vert : les bleus de roi et pers. Enfin, parmi les bleus très sombres : le bleu d'enfer. On sait encore que « du bleu et du rouge escarlate se font la couleur du roy, l'amaranthe, la couleur de pensée, le violet ». « Du bleu et du rouge cramoisi se composent le colombin, le pourpre et le gris de lin. Le vieux mot français Inde, qui désignait bleu, a disparu de notre langue et se trouve défini : « Nom qu'on donne d'une couleur qui sert aux peintres et qui se fait de l'escume que tirent les teinturiers ». Même abondance en ce qui concerne le vert. Certaines expressions employées alors ne se retrouvent plus dans notre dictionnaire moderne. Le vert jaune ; le vert naissant et le vert gay, formant deux nuances d'un autre vert : le vert d'émeraude ; le vert d'herbe qui a été remplacé de nos jours par le vert pré, le vert de laurier, le vert

brun qui tire sur le noir, le vert obscur ou vert perdu ; expressions qui ont disparu de notre vocabulaire, de même que le vert molequin ; le vert de mer ainsi appelé d'après la teinte de la mer vue au loin ; aujourd'hui l'on dit vert d'eau ; le vert céladon ou vert pâle, à teinte blafarde, le vert chou, le vert de poireau, le vert de vessie, le vert de terre, le vert d'iris ou de glaïeul ; autant d'expressions qui ne sont plus employées ; le vert de pomme aujourd'hui appelé vert-pomme, le vert d'œillet et le vert roux que nous ne rencontrons plus ; telles sont les nombreuses nuances distinguées pour le vert. Elles sont moins nombreuses pour le jaune :

Le jaune safran, que nous avons signalé dans Ronsart, ne se retrouve pas dans le dictionnaire. Nous y voyons le jaune naissant, le jaune citron, le jaune pâle, le jaune paillé qui équivaut à notre jaune de paille, le jaune doré ; « avec le jaune et le rouge de garance et celui de bourre se font : le jaune d'or, l'aurore, la couleur de soucys, l'orangée, la nacarate, l'isabelle, la couleur de chamois ». On trouve encore dans les jaunes la couleur ventre de biche qui est celle des livrées de Condé.

Le mot isabelle date de cette époque et dériverait, dit-on, d'Isabelle d'Autriche qui aurait fait vœu de porter la même chemise tant que durerait le siège d'Ostende entrepris par son mari. Le siège dura trois ans (1601-1604) et la couleur de la chemise était d'un jaune clair tirant sur le fauve. De notre temps on a ajouté à tous ces jaunes : le jaune de jonquille, le jaune de succin, le jaune tabac d'Espagne, et le jaune de brique. Nous ne connaissons pas l'origine de l'expression couleur de soucys, nous en ignorons la signification. L'orangé, ou orengé comme on l'écrit à cette époque, est déjà considéré « comme une couleur mitoyenne entre le rouge et le jaune ». Les teinturiers, dit l'auteur du dictionnaire, reconnaissent sept sortes de rouges : « l'escarlate de France ou des Gobelins avec différentes nuances telles que la couleur chair, l'incarnat, le ginjolin, le rouge cramoisi, « le rouge de garence », le rouge demi-graine, le demi-cramoisi, le nacarat de bourre, l'écarlate de cochenille ou façon de Hollande ». Toutes ces expressions ont à peu près disparu de

notre vocabulaire où nous trouvons le rouge coquelicot, le rouge safrané, le rouge orangé, le rouge de cinabre, le rouge de feu. Il faut cependant ajouter le rouge coralin que l'on rencontre au XVIIe siècle, le rose qui est un rouge pâle, et l'expression « cuisse de nymphes » longtemps à la mode, et qu'on peut définir un rose pâle. A notre époque le rouge « coq de roche » fut longtemps en vogue ; c'est un rouge orangé d'une nuance semblable à celle des plumes du rupicole. Nous pouvons encore rattacher au rouge sombre toute la catégorie des grenats qui ont été ignorés au XVIIe siècle. Le blanc présente de nombreuses nuances comme « le blanc de satin, le blanc de cygne, d'yvoire, le blanc neigé, le blanc d'albâtre » le mélange de noir et de blanc est connu sous le nom de gris ; et suit alors toute une série de nuances dont les appellations, pour certaines, ont disparu de notre dictionnaire : gris blanc, gris pâle tirant sur le blanc, gris de perle, gris de plomb, gris de lavande, gris de ramier, ce dernier peu usité aujourd'hui, gris de castor, gris d'ardoise, gris de marron, qu'on ne retrouve pas parmi nos expressions, gris-brun, gris de fer, gris sale, gris cendré, gris de rat ou de souris, gris argenté, gris violent, gris vineux, gris de sauge, gris pain bis ou de triste amie, gris d'eau, gris-vert encore appelé vert merde d'oie. Le gris d'eau n'est plus usité de nos jours et la couleur de triste amie est pour nous indéfinissable ; certains prétendent que l'orthographe du mot est corrompue et que l'on peut remonter à une forme plus ancienne, comme Tristamy peut être le nom d'un homme (?). Dans la catégorie du gris-vert on peut encore ajouter l'expression couleur crapaud mort d'amour et dans celle du gris-brun, l'expression couleur de singe mourant. Ces termes ont disparu de notre vocabulaire, seul le vert merde d'oie a été conservé.

Nous sommes arrivé à la fin de cet exposé de la notion des couleurs au XVIIe siècle, et nous n'avons pu éviter, dans cette longue énumération de nuances, l'ennui que l'on prend à lire toute nomenclature. Mais deux faits apparaissent : c'est d'abord l'existence, à toutes les époques de notre littérature, de la notion de la couleur ; c'est ensuite la démonstration de l'inanité de la

thèse du docteur Magnus. En effet, au moyen âge, où nous n'avons pas eu à nous servir du dictionnaire, et pour cause, nous retrouvons dans les auteurs, surtout parmi ceux qui vécurent à la fin du XVI[e] siècle, une richesse d'expressions colorées qui n'a rien à nous envier. Nous avons vu sous quelles influences cette poésie descriptive avait fait son apparition en France, et nous avons vu aussi quelle réaction l'en avait fait disparaître. La lutte fut si vive, l'influence du milieu fut si grande, que nous n'aurions pu trouver dans les œuvres de l'époque une bien longue liste de couleurs. C'est ainsi qu'un siècle plus tard nous aurions constaté, au lieu d'un progrès, une connaissance moins étendue des nuances. C'est pour cela que nous avons eu recours au dictionnaire démontrant que, lorsque le docteur Magnus recherchait dans Homère et parmi les anciens la trace du développement de l'organe, il ne pouvait parvenir avec succès au terme de sa démonstration. Le contraste entre les deux siècles est assez grand pour être pris comme exemple et justifier l'idée que nous àvions avancée. Et maintenant que, par ces faits, nous avons montré la mauvaise base qu'offrait la linguistique pour la recherche du développement d'une fonction, nous examinerons, quand la poésie descriptive sera revenue d'Angleterre en France, les conditions dans lesquelles furent placés ces poètes qui, depuis un siècle environ, nous éblouissent de lumière et de couleurs.

CHAPITRE V

Le xviiie siècle : Voltaire, J.-J. Rousseau. — La description de la nature : Buffon. — La poésie descriptive : Delille. — La guerre d'Amérique et la Révolution. — L'exotisme prend naissance avec Bernardin de Saint-Pierre. — Le xixe siècle : Chateaubriand. — Le romantisme. — Le naturalisme et la science.

Le siècle de Voltaire fut innovateur. Il réagit contre le rationalisme despotique de l'époque précédente. Nous n'aurons plus à chercher dans une cour l'influence exercée sur des auteurs. La pensée franchit les limites relativement restreintes où, jadis, elle se trouvait emprisonnée ; l'esprit philosophique fait les plus grands progrès. D'ailleurs, à la fin du règne de Louis XIV, la cour, si brillante quelques années auparavant, n'était plus hantée que par les noirs soucis ; les nombreux deuils successifs avaient achevé de la plonger dans une profonde désolation, la famine ravageait la France, les guerres contre l'envahisseur étaient funestes. Et lorsque le vieux roi mourut, lorsque sa grande ombre imposante eut cessé d'errer dans les galeries du palais de Versailles, l'attention du monde se détourna de ce coin de terre où, durant de longues années, s'était étalée la magnificence du pouvoir royal. La splendeur qu'avait jetée tout autour de lui le « roi soleil » semblait avoir pour toujours plongé dans l'ombre la suite de ses successeurs ; c'est pour cela que fut si pâle le règne de Louis XV et si court celui de Louis XVI, dernier vestige de la royauté caduque. A la fâcheuse pression qui, si longtemps, s'exerça sur les esprits, succède le désir de liberté. On est avide de savoir et de voir ; on est turbulent, on est vagabond, on veut tout dire et tout écrire. Inévitable réaction qui devait s'opérer après un siècle d'absolue sagesse. C'est d'Angle-

terre que nous vient cette impulsion. Voltaire y passa trois ans et y mûrit sa pensée ; à son retour, nous voyons se produire un fait de minime importance peut-être, mais qui marque bien la tendance du siècle. Au théâtre, sur la scène, apparaît un peu de cette couleur locale qui ajoute encore aujourd'hui, au plaisir des yeux, l'illusion de la vérité. Les acteurs s'habillent comme avaient l'habitude de le faire les héros qu'ils représentent. Puis survint la guerre de l'indépendance américaine ; une héroïque légion de Français va offrir ses services à la nation soulevée. Les relations entre les deux pays deviennent plus fréquentes. L'attention de tous est portée vers le nouveau continent. A cela il faut ajouter encore un siècle de retenue, d'étiquette réglée dans ses plus petits détails, la vie tout artificielle de la cour, la vie quotidienne protocolaire pourrions-nous dire ; on aspire à plus de liberté, on tend à se libérer des cérémonies ennuyeuses. D'Angleterre nous revint la poésie descriptive, l'amour des champs. Nous en trouvons un interprète élégant mais peu sincère dans l'abbé Delille. Le XVIIIe siècle comprend le plaisir de la campagne ; mais la transition ne se fait pas brusquement ; ce ne sont pas les joies champêtres dans ce qu'elles ont de plus rustique, c'est comme l'envolée de la cour précédente dans les champs alentour, c'est l'époque des amours, des chérubins, des doux entretiens de Trianon, des élégantes bergères poudrées, peinturlurées, écoutant d'un air distrait le bruit du rouet qui se mêle au murmure d'une déclaration ; c'est la nature telle que l'a remarquée Buffon, avec ses brillantes couleurs, ce monde de colibris, d'oiseaux du paradis parés de mille nuances jusqu'alors non décrites, mais avec cependant quelque chose qui manque encore de vrai naturel, un je ne sais quoi qui fut écrit dans l'isolement du pavillon de Montbard par un seigneur élégamment et splendidement vêtu. Il manque encore quelqu'un qui, subissant l'influence de la poésie descriptive, puisse comprendre la nature en vrai poète. Cet homme est J.-J. Rousseau. Il arrive de la Suisse avec les manières d'un rustre, mais avec les talents d'un poète sincère. Il donne les descriptions des Alpes, première et véritable manifestation de cette nouvelle littérature, avec peut-être

moins de coloris que n'en mettront ses successeurs, mais avec un lyrisme aussi grand et peut-être aussi un charme plus pénétrant. Il décrit en homme qui comprend et qui sent et non pas en auteur plié aux exigences d'une mode. Puis un vagabond arrive qui, ayant visité les neiges de la Russie, s'échoue un jour sur les rivages de l'Ile de France. Il en rapporte une idylle, comme celles qui sont alors à la mode, mais dans un cadre différent. Ce n'est plus la vision bleuâtre de nos montagnes à la tombée du jour, c'est, se dressant en pleine lumière, les mornes désolés, c'est la forêt inconnue jusqu'alors, avec sa flore luxuriante et variée, c'est, dans les lointains bleus, la fuite lente d'un blanc nuage qui fond peu à peu, sous l'ardente lumière tropicale. Bernardin de Saint-Pierre a créé l'exotisme. Mais, ayant sous les yeux l'exemple de son prédécesseur, ayant aussi, pour lui faciliter la tâche, un terme de comparaison, il peut appliquer ses qualités de coloriste à l'étude de notre pays. A partir de cette époque, on peut dire avec M. Mougeole : « Les » poètes de notre siècle, depuis Hugo jusqu'à Théodore de Ban- » ville, depuis Byron jusqu'à l'auteur des *Névroses*, ont mis du » bleu et du vert partout. A chaque instant, ils chantent le ciel » d'azur et la mer aux reflets bleus. L'homme se déplace, change » d'air ; il a été à même de comparer dans ses voyages le ciel » brumeux du Nord au ciel éclatant de l'Italie, les flots verdâ- » tres de l'Atlantique à ceux de la Méditerranée, qui se déploie » pareille à un énorme saphir. Il y avait là matière d'impres- » sions nouvelles ; le poète, en chantant les cieux lointains qu'il » comparait mélancoliquement aux cieux qui l'ont vu naître, a » célébré avec emphase ces couleurs vives, ces tons chauds qui » l'avaient tout à la fois étonné et ravi ».

Donc, une date est à retenir, c'est celle de l'apparition de Paul et Virginie, c'est celle du retour de l'auteur en France. Il est le premier poète à qui il ait été donné de voir les régions des Tropiques, il est le premier qui ait su en rapporter une palette enrichie de couleurs nouvelles. A partir de cette époque, on commence à voir la nature et il est fort probable que si ce tendre et délicat poète n'était pas arrivé, si l'on avait conservé les

vieilles traditions du moyen-âge, l'homme aurait toujours ignoré l'aspect de sa planète. Nous sommes parvenus à la Révolution; parmi de nombreux émigrés, elle en fit un qui nous revint d'Amérique avec de merveilleuses descriptions. Sous prétexte de mission scientifique, Chateaubriand passa aux États-Unis. Là, dans les forêts du Nouveau-Monde, il lui fut donné de contempler un spectacle qui était comme le contraste de ce qu'il avait eu jusqu'alors sous les yeux. Son enfance s'était passée en Bretagne à courir sur les grèves; il avait ressenti, grâce à des prédispositions naturelles que possède nécessairement le futur poète, la grandeur et la beauté du spectacle qui se déroulait sous son regard. « Saint-Malo, Dinan ou Combourg, la Bretagne âpre et mystérieuse, le ciel voilé, l'air vaporeux et le rêve vague de l'adolescence solitaire, s'enfuyant sur l'ondulation des lames grises ou sur la cime indéterminée des forêts » (1). De retour d'Amérique, il publie ces immortelles descriptions des chutes du Niagara, des clairs de lune tropicaux. Et, dans chacun de ses voyages, en Grèce, en Italie, à Jérusalem, il nous rapporte quelque nouveau tableau. C'est, en Italie, la silhouette du Vésuve dans la nuit : « La clarté de la lune faisant pâlir la flamme qui » brille au sommet et peignant d'azur la fumée rougie du vol- » can » (2). C'est, en France, le petit nid du bouvreuil suspendu à un rosier : « Les œufs sont ardoisés comme la chape de son » dos... Le nid ressemblait à une conque de nacre contenant » quatre perles bleues. Une rose pendait au-dessus toute » humide; le bouvreuil se tenait immobile sur un arbuste voi- » sin comme une fleur de pourpre et d'azur » (3). C'est, en Égypte, le fleuve qui est d'un rouge tirant sur le violet, de la « couleur d'une bruyère en automne ». C'est une nuit de Grèce que l'on peut mettre en parallèle avec la nuit d'Amérique. Les teintes sont plus douces, les contours des objets moins nets, moins durs, la lumière moins intense; c'est encore l'aurore d'un

---

(1) Emile Faguet, *Études littéraires au XIXe siècle. Chateaubriand.*

(2) Les martyrs.

(3) Le génie du christianisme. Les nids.

paysage attique : « Les ailes noires et lustrées des corneilles » glacées de rose par les premiers reflets du jour... et Athènes, » l'Acropolis et les débris du Parthénon, écrit-il, se coloraient » de la plus belle teinte de la fleur du pêcher..., et la citadelle » de Corinthe, renvoyant l'éclat du jour nouveau, brillait à l'ho- » rizon du couchant comme un rocher de pourpre et de feu » (1). Tout le monde connaît la description de la forêt d'Amérique : « Le jour bleuâtre et velouté de la lune..., les nues qui se déroulent en zones diaphanes de satin blanc ». Ces quelques exemples, choisis entre tous dans l'œuvre de Chateaubriand, nous montrent l'influence qu'exerça le milieu sur l'esprit de l'écrivain. Nous retrouvons dans tout le XIXe siècle des faits identiques. D'une part, doivent être considérés le pays où le poète a vu le jour, la terre qui lui imprima comme une tournure d'esprit particulière; de l'autre, l'existence quotidienne. Car, de quoi se compose une œuvre, si ce n'est des pensées de l'auteur nées et développées dans des circonstances bien déterminées? Ils seront très rares les poètes et les prosateurs de notre siècle qui n'auront pas fait le traditionnel voyage à Jérusalem. Et cette idée est d'autant plus exacte qu'elle s'applique aussi bien au peintre qu'à l'écrivain. Lorsque Edmond et Jules de Goncourt (2), à propos du peintre Fragonard, essaient de caractériser son œuvre, ils cherchent, dans le milieu où il vécut, les raisons qui l'expliquent, qui la définissent. « Il est né à Grasse, en Pro- » vence. Riante patrie, disent-ils, entre-tissue de vignes... Une » terre ayant cet horizon d'azur, la Méditerranée. Nature de » joie..., pays de plaisir... Grasse avec ses étages de jardins, » les fruits d'or et les floraisons d'argent de ses hautes forêts » d'orangers libres..., le sombre Esterel..., l'infinie douceur de » bleu qui est la mer où baigne l'Italie. Il puise à cette terre » dont il sort sa nature, son tempérament..., et l'on reconnaît » dans toute son œuvre le peintre qui a reçu tout jeune la béné- » diction du ciel méridional, le coup de jour de la Provence...

(1) Chateaubriand, *L'itinéraire de Paris à Jérusalem.*

(2) *Fragonard. L'art au XVIIIe siècle.*

» Sa palette ne joue que sur le blanc, le bleu, le brun-rouge du » midi..., et sa plante bien-aimée, la plante qui revient toujours » dans ses compositions avec le caprice et le retour qu'elle a » dans un album japonais, c'est la grande herbe frissonnante, » légère, échevelée, d'élancement oriental, qui frappa ses yeux » d'enfant aux bords des canaux de Provence, le roseau. Il sem- » ble en avoir rapporté des brassées pour encadrer son œuvre ». Telles sont les charmantes phrases qu'ils ont écrites sur Fragonard ; elles peuvent également s'appliquer à Lamartine. Maintenant que l'impulsion est donnée, que la voie est tracée, chaque poète décrira son coin de terre, visitera l'Italie, poussera même jusqu'à Jérusalem. Et il est curieux, à ce propos, de faire des rapprochements, de constater les différences dans la description, dans la vision des couleurs, par les auteurs qui ont parcouru les mêmes lieux. Lamartine a rempli ce programme. Il a décrit la mer Morte, les colonnes du temple de Balbeck, « ce groupe d'immenses ruines jaunes, dorées par le soleil couchant, et l'extrémité des grands temples s'est montrée à lui, détachée de l'horizon bleu et rosé, en couleur d'or ». Il a suivi les côtes où fume le Vésuve, « les cyprès étaient noirs, l'eau verte, le ciel bleu ». Enfin, dans le dernier chant du pèlerinage d'Harold, il nous a décrit les rivages grecs « où la vague se teint du bleu pâle des cieux ».

Il faut ajouter à tout cela les nombreux triomphes de la science au XIXe siècle. Les distances sont supprimées, la vapeur, l'électricité font leur apparition, les relations entre les différents peuples deviennent fréquentes; Claude Bernard fait paraître son Introduction à l'étude de la médecine expérimentale, quelques auteurs s'en empareront et chercheront à remplacer le mot médecin par celui de romancier. Nous passerons sous silence ces différentes écoles de romantisme, naturalisme, réalisme, toutes dérivent et tirent leurs origines de cette poésie descriptive dont déjà nous avons tant parlé. Le poète, à moins qu'il ne soit peintre comme Théophile Gautier, s'il est sédentaire ne sera pas coloriste. Il faut, nous l'avons fait remarquer plus haut, attacher une grande importance à l'acte de naissance de l'écri-

vain. Leconte de Lisle est né à Bourbon, il y a passé son enfance et, dans ses Poèmes barbares, reviennent les souvenirs de son existence exotique, la flore tropicale avec sa faune d'oiseaux, d'insectes aux multiples chatoiements, de fauves musculeux, le tout aperçu dans la clarté uniforme d'une lumière excessive. Un autre exotique encore, M. José Maria de Hérédia ; il a passé ses premières années de jeunesse à Cuba, « parmi les enchante-
» ments, dit M. Jules Lemaître (1), de la plus belle flore qui soit
» au monde; une enfance libre et rêveuse, pareille à celle de
» Paul et Virginie... Et plus tard, c'est à la Havane, dans la
» cour de l'Ecole de droit et de théologie, sous les orangers
» d'une fontaine, qu'il lisait ses auteurs favoris : Ronsard, Cha-
» teaubriand, Leconte de Lisle. Il tient donc apparemment de
» ses origines espagnoles et créoles, la grandiloquence de ses
» vers, la grandesse de ses sentiments et l'opulence de sa vision ».

La mer, les récifs de corail, le ciel vénitien, voilà les sujets de ses merveilleux sonnets; mais aussi on y voit surgir souvent l'évocation ardente de son pays natal :

. . . .
Ce souffle étrangement parfumé, d'où vient-il ?

Ah ! je le reconnais, c'est de trois mille lieues
Qu'il vient, de l'ouest, là bas, où les Antilles bleues
Se pâment sous l'ardeur de l'astre occidental.

Et j'ai, de ce récif battu du flot kymrique,
Respiré, dans le vent qu'embauma l'air natal,
La fleur jadis éclose au jardin d'Amérique.

C'est encore dans *Floridum Mare* un luxe inoui de couleurs :

Et sous mes pieds, la mer, jusqu'au couchant pourpré,
Céruléenne ou rose ou violette ou perse
Ou blanche de moutons que le reflux disperse
Verdoie à l'infini comme un immense pré.

La mer des Tropiques surtout, avec sa merveilleuse transparence, lui a donné l'occasion d'écrire ses plus beaux vers. C'est :

---

(1) Jules Lemaître, *Les contemporains,* José Maria de Hérédia.

Le poisson qui navigue . . . .
Et brusquement, d'un coup de sa nageoire en feu,
Il fait, dans le cristal morne, immobile et bleu,
Courir un frisson d'or, de nacre et d'émeraude.

Nous bornerons là nos citations, elles seraient trop nombreuses si on voulait toutes les énumérer, car dans chaque sonnet c'est toute une gamme nouvelle de couleurs qui défile sous nos yeux.

Jusqu'à présent nous n'avons considéré l'auteur que dans ce qu'il pouvait tenir de son pays d'origine. Nous allons voir maintenant les merveilleuses qualités, prodiguées par la nature, se développer à la suite de pérégrinations sans fin, en Pierre Loti, ce « roi de l'exotisme » comme l'appelle M. Jules Lemaître. Marin, il a pu, toute sa vie, contempler le monde ; il lui a été donné de connaître les longues et déprimantes stations des mers de Chine, il a pu, tout jeune encore, se laisser aller au doux farniente des îles d'Océanie ; plus âgé, il a tenu lui aussi à faire son voyage de Jérusalem. Et c'est de là qu'il nous a rapporté ses plus jolies descriptions. Plein de haine et de mépris pour le chemin de fer, se rendant compte peut-être aussi de la banalité que pouvait présenter ce pèlerinage que tant d'autres avant lui avaient fait, il a voulu parcourir cette terre comme un homme qui n'aurait pas connu la science et le XIXe siècle, sur le dos d'un « chameau berceur dans l'infini du désert rose ». Et c'est alors, du haut de cet observatoire vivant, qu'il a pu admirer au loin « les monotones horizons qui tremblent, les sables de pierres grisâtres, tout dans des gris, des gris roses ou des gris jaunes », les montagnes « qui étalent un merveilleux luxe de couleurs, des violets d'iris, pour les bases, de roses de pivoine pour les cimes, le tout profilé sur la limpidité du ciel vert », la mer « de nacre verte avec des luisants de métal, des reflets de gorges d'oiseaux rares et au-dessus, des granits roses d'Arabie, mais d'un rose que les mots n'expriment plus, montent jusqu'au milieu d'un limpide ciel vert, que traversent des petites bandes de nuages orange ». Et de cette traversée du désert il emporte une impression faite tout entière du souvenir des couleurs per-

çues; pour lui « l'ensemble des choses est rose, mais il est » comme barré en son milieu par une longue bande infinie, » presque noire à force d'être intensément bleue et qu'il faudrait » peindre avec du bleu de Prusse légèrement zébré de vert » émeraude... Cette bande... mer d'Abakah... elle fait du désert » deux parts, deux zones d'une couleur d'hortensia, d'un rose » exquis de nuage de soir » (1). Il a pu encore dans ses nombreux voyages comparer la brume des horizons de la Bretagne, au bleu très pur des lointains chinois ; il a visité les régions polaires et dans une seule de ses descriptions se trouve ainsi exposé le spectacle que présentent ces régions au même moment de la journée. C'est sur le navire qui emporte Sylvestre (2) agonisant, dans l'immense océan indien : « l'incendie de tout un monde, » avec du sang plein les nuages; par le trou du sabord ouvert » entrait une large bande de feu rouge qui venait finir sur le lit » de Sylvestre, faire un nimbe autour de lui. A ce moment, ce » soleil se voyait aussi là-bas, en Bretagne où midi allait sonner. » Il était bien le même soleil, et au même instant précis de sa » durée sans fin, là pourtant il avait une couleur très différente, » se tenant plus haut dans un ciel bleuâtre, il éclairait d'une » douce lumière blanche, la grand'mère Yvonne qui travaillait » à coudre assise sur sa porte. En Islande, où c'était le matin, » il paraissait aussi à cette même minute de mort. Pâli davan- » tage, on eût dit qu'il ne parvenait à être vu là que par une » sorte de tour de force d'obliquité. Il rayonnait tristement » dans un fiord où dérivait *la Marie* et son ciel était cette fois » d'une de ces puretés hyperboréennes qui éveillent des idées » de planètes refroidies n'ayant plus d'atmosphère ». Ce sont toujours les mêmes rapprochements, le ciel de Stamboul qui lui rappelle celui de France. Et lorsqu'au moment du départ il fait ses adieux à Aziyadé, il cherche à lui décrire le lointain pays vers lequel le navire va l'emporter : « Je serai là-bas bien » loin de vous et cette contrée ne ressemble point à la tienne;

---

(1) Le Désert.
(2) Pêcheur d'Islande.

» tout y est plus pâle et les couleurs de toute chose y sont plus » ternes ; c'est comme ici lorsqu'il fait de la brume, encore est-ce » moins transparent » (1). Il possède une richesse étonnante d'expressions, il distingue une infinité de nuances, suivant les pays qu'il décrit. C'est à l'arrivée à Damas : « une zone verte, » non pas de ce vert intense que prennent les pays des Tropi- » ques... mais d'un vert clair, clair comme celui des émeraudes » pâles... une forêt d'où semblent émerger... les dômes et les » minarets innombrables d'une ville rose, rose de saumon, rose » de chair dorée » (2). Et dans les rues de cette ville rose nous trouvons « des fantômes bleus, des fantômes roses ou amaranthe » d'autres qui sont d'un vert céladon, d'un jaune soufre ou d'un » orangé violent ». Ce sont les femmes turques. Dans tout ce qu'il a décrit nous n'avons pu trouver quelques mots pour la vieille Amérique. A-t-il eu peur de tomber dans des redites, ou bien, brillant successeur de Chateaubriand, a-t-il voulu laisser au maître disparu la gloire d'avoir seul décrit les forêts du nouveau monde ?

Comme les autres écrivains de son siècle, Baudelaire a voyagé ; tout jeune il est allé dans l'Inde, au pays de la grande lumière. Et, lorsque, de retour à Paris, il n'a trouvé devant lui que la fange des ruisseaux, la boue des rues en hiver et la « clarté rouge » des reverbères dans la nuit, rien d'étonnant qu'il ait parfois évoqué cette nature exotique si chaude, si puissante et si colorée, rien d'étonnant aussi qu'on aperçoive dans ses vers la silhouette d'une malabaraise demi-nue, portant une amphore sur la tête, « aux pays chauds et bleus où son Dieu l'a fait naître », et que, suivant l'expression de Théophile Gautier, il ait gardé toute sa vie « un culte profond pour la Vénus noire ». Et à son propos encore, dans la préface des Fleurs du mal, nous retrouvons ce que nous avons précédemment avancé pour les autres écrivains. On a classé Baudelaire parmi les poètes décadents, car ses expressions ont « quelques rapports avec la lan-

---

(1) Aziyadé.
(2) La Galilée.

» gue marbrée des verdeurs de la décomposition et comme » faisandée du bas empire romain, avec les raffinements compli-» qués de l'école byzantine, dernière forme de l'art grec tombé » en déliquescence » (1). On en est arrivé au XIXe siècle à ne plus pouvoir se contenter des 1.400 mots du vocabulaire de Racine, et les poètes ont été arrêtés par un obstacle insurmontable, la pauvreté de la terminologie ; nous avons vu Loti, ne pouvant trouver le mot pour désigner la couleur perçue, écrire qu'il fallait la peindre « en bleu de Prusse légèrement zébré de vert émeraude ».

Il y a longtemps déjà que l'homme, plus observateur, ne se contente plus de l'aurore aux doigts de rose bien joli cependant. Il lui faut un luxe de détails, des couleurs exprimées de telle façon qu'elles éveillent en son esprit ce que son observation lui a révélé, c'est-à-dire « les rouges de cuivre, les ors verts, les tons » de turquoise se fondant avec le saphir, toutes ces teintes qui » brûlent et se décomposent dans le grand incendie final, ces » nuages aux formes étranges et monstrueuses que des jets de » lumière pénètrent et qui semblent l'écroulement gigantesque » d'une Babel aérienne ». De ces comparaisons sans cesse éta-blies entre notre pays du nord, humide, disparaissant sous le « brouillard jaune et sale » et les contrées illuminées de soleil, sont sortis le réalisme et le naturalisme, c'est encore là une réaction. On s'est rapidement fatigué des descriptions orientales, et l'on a trouvé dans les champs alentour ce que bien d'autres étaient allés chercher sous des cieux lointains, et, selon la con-ception de chacun des auteurs, selon le milieu dans lequel il vécut, selon encore les aspirations, pour les uns terre à terre, pour les autres d'un niveau plus élevé, nous verrons se former ces deux écoles : le naturalisme et le réalisme. Il en est une cependant qui au début du siècle et jusqu'à ces dernières années encore eut une grande influence et occupa dans notre littérature une place prépondérante. Ce fut le romantisme. Nous avons déjà parlé de Lamartine, en écrivain isolé, nous ne saurions

---

1) Les Fleurs du mal, préface par Théophile Gautier.

finir s'il fallait énumérer tous les poètes et les prosateurs qui composent cette brillante école. Nous nous contenterons de citer le plus grand de tous : Victor Hugo, d'autant qu'avec lui se développa et disparut le romantisme. Les biographes nous disent que l'auteur de la *Légende des siècles* avait une excellente vue qui lui permit, même dans les derniers temps de sa vie, de ne point porter de lunettes. Que voit donc Victor Hugo ? au début de sa carrière, dans les *Orientales,* nous trouvons un luxe de couleurs merveilleuses, toute la gamme colorée de l Orient étalée dans ses vers. Et cependant l'auteur, tout jeune encore, ne connaît pas la Grèce. Il faut voir dans cette œuvre la première envolée d'une imagination ardente, sur laquelle de nombreux événements avaient imprimé la trace de leur passage : le romantisme qui existait déjà et la guerre contre les Turcs, l'Europe venant à la rescousse, Navarin vengeant quinze ans d'oppression. Des *Châtiments* à *L'Homme qui rit* une seule teinte est nettement perçue et exprimée, celle qui va du jaune au rouge. C'est alors que se rencontrent les expressions : avalanches d'or, cuivres du soir, forges de l'abîme. Mais plus tard il semble que toute notion des couleurs s'efface, et que seule demeure celle de la lumière.

La lueur argentait le haut du mât qui penche,
Le navire était noir, mais la voile était blanche.

Le contraste de deux effets lumineux, voilà ce que, dès ce moment l'on trouve dans l'œuvre de Victor-Hugo. Nous ne croyons pas qu'on puisse invoquer l'influence du pays espagnol sur l'âme du poète enfant. L'esprit trop jeune ne peut garder la trace des impressions reçues si tant est qu'il puisse recevoir des impressions. Toutes les couleurs vives et claires se confondent plus tard chez le poète dans le blanc, les couleurs sombres et mates dans le noir. « L'œil de Victor Hugo est insensible à la couleur proprement dite, c'est-à-dire à l'impression moyenne qui résulte de l'adaptation de la rétine au flux continu et uniforme des rayons absorbés. Il faut, pour mettre en branle le

faisceau des nerfs optiques, un choc de rayons, un rejaillissement d'éclat » (1). Et en effet les astres ont pour lui des reflets de pierres précieuses, « l'aurore est une fumée de saphirs, d'onyx, de diamants; le ciel, une effrayante queue de paon ouvrant ses yeux dans l'énormité bleue; l'univers, un amas de clartés, de braises, de rubis... un immense dragon constellé de pierreries ». En résumé, nous voyons dans cet exemple, que malgré ses attaches à une école, des modifications sont survenues dans l'esprit de Victor Hugo, amenées peut-être par l'exil, le pire des malheurs, dont l'influence est indéniable, peut-être aussi par cette fixité du regard sur les choses environnantes, et une certaine tendance à renforcer et à raviver ce que son œil percevait dans le monde extérieur. Un autre écrivain fit partie de la même école tout au début de sa carrière. Ce fut Théophile Gautier. Il était né peintre et étudia quelque temps la peinture dans l'atelier de Rioult. Mais une forte myopie qui le fatiguait de manière à l'empêcher de manier le pinceau ou la brosse, le força à abandonner ses études. C'est alors qu'il fréquenta le cénacle où se trouvait Hugo. Ses premiers essais à l'école romantique furent mauvais; il était sans imagination et ne put jamais composer que des vers très plats sur les sujets alors à la mode. Mais lorsqu'il fallait décrire, il le faisait merveilleusement, car il savait voir, il avait la sensation des perspectives, et ne confondait pas le violet et le lilas. Après avoir tâtonné quelque temps, il abandonna son école et ne chercha plus qu'à peindre par des procédés littéraires ce qu'il voyait dans la nature matérielle; il essaya de faire ce qu'il a appelé lui-même une transposition d'art; il y réussit à merveille. L'acuité de son œil pour la vision des couleurs se développa encore sous l'influence des voyages. Gauthier comme les autres visita l'Orient et plus tard l'Espagne. C'est pour cela que nous trouvons d'une part la négresse « au large rire blanc » de l'autre, cette merveilleuse description dans la pièce de vers intitulée *In deserto*.

---

(1) Gaston Boissier, *La couleur et la lumière*.

Les pitons des sierras, les dunes du désert,
Où ne pousse jamais un seul brin d'arbre vert;
Les monts aux flancs zébrés de tuf, d'ocre et de marne,
Et que l'éboulement de jour en jour décharne,
Les grès pleins de mica papillotant aux yeux.

Pour lui, l'aube « jette un bleu regard », la mer a un manteau glauque », les cheveux des Néréïdes sont « d'or vert ». Enfin il sait peindre en deux vers le tableau :

Des vieux au chef branlant, au cuir jaune et rugueux
Versant sur quelque Bible un flot de barbe grise.

Ici nous placerons Fromentin dont il est difficile de dire s'il fut plus peintre que poète. L'influence du milieu dans lequel il vécut se retrouve dans ses tableaux comme dans ses livres. Il a peint et décrit ce qu'il a vu, la terre d'Afrique qu'il a longtemps habitée, « la chaîne dentelée et toujours bleue des montagnes de Kabylie », sur les étangs « les cygnes couleur de neige, un peu roses du côté du couchant », Alger qui, au lever du soleil, « semble un immense bloc de marbre veiné de rose ».

Ces peintres qui avaient, dans leurs descriptions, poussé assez loin le souci de l'exactitude, ont été surpassés encore. Avec plus de minutie Edm. et Jules de Goncourt ont cherché à décrire tout ce qu'ils ont vu. C'est l'atelier de Coriolis au crépuscule : « La mélancolique métamorphose se faisait, changeant sur les toiles l'azur matinal des paysages en pâleurs émeraudées du soir... Une paillette sur le côté des cadres, monta, se rapetissa, disparut à l'angle d'en haut, il ne resta plus dans l'atelier qu'une lueur d'un blanc vague sur un œuf d'autruche pendu au plafond... ». Dans la forêt de Fontainebleau, leurs regards s'arrêtent sur les plus petites choses: « Les petites mousses vert-de-grisées, le tigré noir des gouttes de pluie, les suintements luisants, les éclaboussures de blanc, les petits creux mouillés où pourrit le roux tombé des pins ». Ce qui fait dire à M. Jules Lemaître : « C'est un labeur, un effort » désespéré de mots pour prendre forme et couleur, une lutte » du dictionnaire contre la palette, des phrases qui ont des airs

» de glacis, des substantifs qui sont des frottis, des épithètes » qui sont des touches piquées, des adverbes qui sont des » empâtements, une transposition d'art engagée ».

Et voilà à quel point est parvenue notre littérature à la fin du XIXe siècle; voilà où nous conduit la théorie naturaliste. Avec Zola, la science pénètre plus avant encore dans la littérature et les roses de la phtisie, la peau grise zébrée de taches bleuâtres du tuberculeux, le sang rutilant des hémoptysies, voilà ce qui peu à peu composera toutes les descriptions. Moins naturaliste, M. Marcel Prévost est plus délicat; il est presque romantique lorsqu'il décrit le long des quais « les boules mauves des » reverbères électriques, les fanaux couleur d'émeraude sus- » pendus aux mâts des vapeurs, des yachts de plaisance, fleurs » d'une tige invisible enfoncés en une longue racine verte ou » rouge dont le dessin tremblait ». Mais il est trop scientifique, il se ressent encore du genre tout spécial de ses études de jeune homme lorsqu'il nous décrit de grands yeux bleus « qui paraissent gris ou verts suivant les incidences du jour » ou encore dans la forêt vierge des bords de la Garonne, la gouttelette de rosée qui brille des mille couleurs du rayon lumineux décomposé.

Nous passerons sous silence Verlaine, dernier représentant du romantisme dont il ne reflète guère que les défauts et Rollinat, l'auteur des *Névroses*, où se retrouvent les mille nuances décrites par les précédents auteurs, jusqu'aux teintes grisâtres des lichens dans les ravins profonds. Et, pour finir, nous citerons les quelques nuances, nouvelles assurément, rencontrées dans un des livres de Huysmans : *la Cathédrale*. Malgré l'originalité et pourrait-on dire la bizarrerie de l'expression, il est difficile de voir paraître une image quelconque, nous ne pouvons comprendre; c'est, à propos d'un tableau : *Le couronnement de la Vierge,* la description des verts et des roses : « Les » verts vont de la chicorée cuite à l'olive, pour aboutir à l'hor- » reur absolue dans deux des marches du trône qui barrent la » toile de deux traînées d'épinards tombés dans du macadam ». « Le rose est en quelque sorte glacé, de même qu'une croûte

de pâtisserie ; il a le ton d'un sirop de framboise, noyé dans de la pâte à l'œuf ». Nous osons espérer que ce n'est pas à ces comparaisons empruntées à une cuisine d'un goût douteux que s'arrêtera notre littérature.

Dans cet exposé, peu clair et diffus sans doute, nous avons essayé de faire ressortir l'influence des circonstances extérieures sur la marche de notre littérature, par conséquent sur l'esprit humain. Et nous avons vu que, d'une part, depuis fort longtemps les couleurs et leurs nuances, même absentes dans les œuvres de nos poètes et de nos prosateurs, ont été connues par tous les siècles, et que si aujourd'hui plus que jamais elles trouvent leur emploi, c'est grâce à la facilité des voyages qui ont montré aux poètes des horizons jusqu'alors inconnus, c'est grâce à la science qui a permis à l'homme de mieux observer et, par suite, de distinguer des nuances plus fines et plus délicates. Il serait à souhaiter qu'on ne continuât pas à décrire la coloration des détails infiniment petits ; qu'on ne cherchât pas à introduire le microscope en littérature, comme tendent à le faire bien des auteurs ; ce serait une inutile accumulation de faits insignifiants qui encombrent, épaississent et finalement obscurcissent une œuvre.

CONCLUSIONS

Dans le cours de ce travail, nous avons essayé de démontrer :

1° Que la théorie de Magnus, de Geiger, de Gladstone, sur le développement de l'œil, n'avait pas sa raison d'être. Que l'espace de temps fixé pour ce perfectionnement n'était pas assez long et que ce n'était pas sur l'œuvre d'un seul qu'il fallait s'appuyer pour arriver à une solution;

2° Que les peuples de toutes les civilisations ont eu la notion des couleurs, et nous en avons recherché les preuves dans l'archéologie. Que seul pouvait manquer le nombre de mots nécessaire pour exprimer des sensations nouvelles, que seule la terminologie, en général très pauvre, devait être mise en cause;

3° C'est ce que nous avons démontré par l'étude des couleurs chez les peuples primitifs. C'est ce que nous avons recherché, dans un cadre plus restreint, à travers la littérature française, où brusquement, à une époque bien déterminée, commencent à faire leur apparition les noms de couleurs. Or de cette brusque transition d'un siècle où les mots colorés ne sont pas employés quoique connus, à un autre où leur vogue est immense, ressort l'existence d'une cause plus profonde, au moins plus scientifique que celle du développement d'un organe ou encore de celui d'une fonction. Il faut y voir l'influence des choses extérieures, des événements d'une époque, la science, les voyages entre autres, nombreux et faciles au XIXe siècle; l'adaptation de l'esprit humain au milieu qui change chaque jour, grâce à de nouvelles découvertes; l'observation plus profonde, plus précise, des

choses environnantes; un certain perfectionnement dans la fonction visuelle amené par l'éducation. Et cette dernière fut poussée si loin que nous serons tenté, à la fin de cette thèse, d'assimiler la fonction visuelle à la fonction gustative. Celle-ci était arrivée, chez les Romains de la décadence, à une sensibilité exagérée. Qui sait si cette perfection de notre vision colorée n'est pas déjà un signe de décadence, caractérisé par l'intensité des sensations reçues, comme pourraient nous le faire croire les quelques expressions bizarres relevées chez certains auteurs. Heureusement que cette déchéance, née du trop grand perfectionnement, se bornerait à une partie très restreinte de notre société, à ce que l'on appelle « l'élite », car le laboureur penché sur sa charrue, pas plus qu'Homère jadis, ne distingue ce luxe inouï de nuances, cette infinie variété de teintes; son système nerveux est encore parfaitement équilibré, et pour lui est et restera longtemps encore suffisante l'expression : l'aurore aux doigts de rose.

Vu bon a imprimer :
Le Président de la thèse,
Dr BADAL.

Vu : *Le Doyen,*
A. PITRES.

Vu et permis d'imprimer
Bordeaux, le 22 décembre 1904.
Le Recteur de l'Académie,
Raymond THAMIN.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

ALLEN (G.). — The colour sense, its origin and development. In-8°, London, 1879.

ANDRÉE (R.). — Ueber den Farbensinn der naturvölker. ztschr. für ethnologie. Berlin, 1878.

BENAKY. — Sur l'évolution future du sens des couleurs. *Méd. orient.* Paris, 1902, XL.

BOISSIER. — La lumière et la couleur chez V. Hugo. In-8°, Paris.

BROCCHI. — Sur le sens de la couleur. *Rev. scient.* Paris, 1898, p. 270.

COHN (H.). — Ueber quantitative Farbensinn. Bestimmungen bei Europäen und Nubien. *Breslau aerztl. ztschr.,* 1879.

DENEFFE. — De la perfectibilité du sens chromatique dans l'espèce humaine. *Bull. acad. roy. de méd. de Belg.* Bruxelles, 1888.

DISCUSSION sur la perception des couleurs. *Bull. Soc. anthr.* Paris, 1878, I.

DISKUSSION über den Farbensinne bei den naturvölkern. *Verhandl Berlin. Gesellsch. für anthr.*

DOR. — Mémoire. Acad. des sc., belles-lettres et arts de Lyon, 1878.

FINCK. — The development of the colour sense. Maximillan's Mag. London, 1879.

GEOFFROY. — De la connaissance des couleurs dans l'antiquité. Examen de la théorie du Dr Magnus sur l'évolution du sens des couleurs. *Union médicale de Paris,* 1879.

GLADSTONE. — Sur le sens de la couleur et particulièrement sur la notion des couleurs dans Homère. *Rev. intern. des sc.* Paris, 1878.

JAVAL. — La notion des couleurs dans les temps préhistoriques. *Bull. Soc. anthrop.*, 1877.

KEERSMACKER (de). — Le sens de la couleur chez Homère. In-8°, Bruxelles, 1883.

KIRCHHOFF (A.). — Ueber Farbensinn und Farbenbezeichnung der Nubier. *Ztschr. für Ethn.* Berlin, 1879.

— Zur Frage über den Farbensinne der naturvölker. *Deutsche Revue.* Berlin, 1881.

MAGNUS (H.). — Die entwikelung des Farbensinnes. In-8°, Iéna, 1877.

— Die geschichtliche entwikelung des Farbensinnes. In-8°, Leipzig, 1878.

— Untersuchungen über den Farbensinn der naturvölker. In-8°, Iéna, 1880.

METS (de). — La notion de la couleur chez les anciens. *Belg. méd.* Gand, Haarlen, 1897.

MOUGEOLLE. — La linguistique et le sens des couleurs. *Rev. scient.* Paris, 1883.

RUCK (R.). — Sur le sens des couleurs. *Rev. mens. de méd. et chir. de Paris*, 1880.

RUCKHARD. — Zur historischen entwikelung des Farbensinnes. *Ztschr. für Ethn.* Berlin, 1880.

SCHENKL. — Casuistischen Beitrag zur association der Worte mit Farben. *Prag. med. Wchnschr.*, 1881.

SCHRÖDER. — Die entwikelung des Farbensinnes am menschlichen Auge. *Berlin. klin. Wchnschr.*, 1879.

27,857. — Bordeaux, Y. CADORET, impr., 17, rue Poquelin-Molière.


a39003 013858153b